



Télévision Page B2

Cinéma Page B4

Théâtre Page B8

Vitrine du disque Page B10

Musique contemporaine Page B11

Disques classiques Page B12

THÉÂTRE

La Puck

instantanée

Avec le «Songe» de Lepage, la carrière d'Angela Laurier a pris un tour inattendu

RÉMY CHAREST

CORRESPONDANT

DU DEVOIR À QUÉBEC

Parmi les nombreuses habiletés qu'on attribue à Robert Lepage, celle de susciter spontanément des collaborations est l'une des plus surprenantes. L'acrobate et contorsionniste Angela Laurier — détentrice du rôle clé de Puck dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare mis en scène par Robert Lepage à Londres en 1992 et, dès le 3 octobre, au Trident, à Québec — peut en témoigner, elle qui a vu sa carrière prendre un tournant inattendu, au hasard d'un numéro de cabaret, au printemps 1991.

Le numéro en question avait lieu en fin de soirée au Lion d'Or, dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques. Revenue à Montréal entre un engagement avec le Cirque du Soleil et un autre avec un cirque allemand, Angela Laurier avait décidé d'y collaborer pour le plaisir. Quelle ne devait pas être sa surprise de voir apparaître un Robert Lepage qu'elle n'avait jamais rencontré et qui lui lance de but en blanc une invitation qui ne se refuse pas: celle de jouer Puck en anglais au cœur même du théâtre shakespearien, le National Theatre de Londres.

La rencontre était peut-être prédestinée. Quelques semaines auparavant, un éminent critique de la prestigieuse *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, appréciant particulièrement son travail en Allemagne, l'avait décrite comme «un véritable Puck du *Songe d'une nuit d'été*». Une anecdote que l'apprentie shakespeareienne se fit un plaisir de raconter en entrevue à ce même journaliste, à son retour en Europe au lendemain de ses premières lectures avec Lepage.

Un adolescent en révolte

D'emblée, Angela Laurier décrit Puck, le lutin serviteur du roi des elfes, Obéron, comme «un adolescent en révolte, frappé par la métamorphose du corps», un être où se mélangent et se confrontent «le monde de l'enfance et l'âge adulte, l'animal et l'humain, un être androgyne aussi». Physiquement, la description colle très bien à la petite boule d'énergie qu'est la comédienne-acrobate, dont la petitesse contraste fortement avec la force qui s'en dégage au moindre mouvement.

Pas étonnant, du coup, que les réactions provoquées par sa présence mouvante et fluide, doublée d'une approche du texte fort différente de celle des acteurs de la Royal Shakespeare Company, aient été tout aussi remplies de contrastes. «Je me suis fait descendre complètement par un critique de la revue *Plays and Players*. Mais chaque année, cette revue publie un genre d'album de la saison où on m'a aussi décerné le prix de la performance féminine de l'année. Tout allait d'un extrême à l'autre comme ça. Même les journaux à potins s'y étaient mis. La mise en scène de Robert avait provoqué une controverse, un débat entre critiques où, à cause de mon rôle et de mon style, j'occupais une place importante. Mais je n'ai jamais été blessée par les mauvaises critiques parce qu'elles semblaient ne pas s'adresser vraiment à moi.»

La mise en scène, centrée autour d'un genre d'étang, cercle d'eau et de boue qui éclaboussait parfois la salle, avait un peu déstabilisé le public du National Theatre, après avoir fait de même avec les comédiens. «Le travail demandé aux comédiens était très physique, très exigeant. Au départ, ils regardaient ça avec une



festival
International de Nouvelle
danse

CORPS à prendre

cœur du septième
Festival international
de nouvelle danse, le
grand William Forsythe, sept
compagnies venues des Pays-Bas
et les nouvelles créations
d'Édouard Lock et de Ginette
Laurin. Beaucoup, beaucoup,
beaucoup de corps à prendre, dans
tous les sens.

VALÉRIE LEHMANN

Poussez-vous, arts «majeurs» et produits culturels de grande audience, la danse déboule sur le Québec. Le septième Festival international de nouvelle danse s'installe à Montréal. Du 2 au 15 octobre, la métropole accueille en son sein les nouveaux mouvements du monde.

Côté cour, l'événement implique 30 spectacles chorégraphiques différents pour un total de 55 représentations. Sept pays représentés. Plus de 300 danseurs et danseuses en scène. Deux conférences-débats, quatre rencontres avec les chorégraphes, neuf petits déjeuners avec les artistes, sept mini-spectacles gratuits, 30 films et vidéos, deux expositions photographiques... Côté jardin, la manifestation draine 150 producteurs étrangers, 110 journalistes venus de quatre continents, plus une brassée de personnalités issues des hautes sphères de la culture interlope. A cette foule s'ajoutent les trois douzaines de bons et beaux artistes d'ici et d'ailleurs participant aux 11 spectacles du festival de danse Find Off, programmé à la Maison de la culture Frontenac du 3 au 13 octobre.

Beaucoup de monde en la demeure et de l'agitation fébrile en perspective, n'est-ce pas? Disons que des corps à prendre, il y en aura en masse à Montréal durant la première quinzaine d'octobre, et cela que l'on soit gentil spectateur, simple résident de la cité, célèbre danseur européen ou petit producteur local.

Des thématiques-phares

Attention, ces corps ne sont pas à prendre n'importe comment. Au cœur de chacun d'entre eux se niche amoureusement l'un de ces grands thèmes sociologiques, psychologiques ou philosophiques que les humains aiment manipuler. Le temps, la mort, la liberté, la fin du monde, la dualité, la relativité, l'existentialisme représentent les thématiques phares du FIND 1995.

VOIR PAGE B2 : FIND

VOIR PAGE B3 : LAURIER



Andrée LACHAPELLE, en répétition

Albertine, en cinq temps
de Michel Tremblay

dès le 3 octobre 1995

AVEC: Sophie
CLÉMENT
Sylvie
DRAPEAU

Élise
GUILBAULT
Andrée
LACHAPELLE

Monique
MERCURE
Guylaine
TREMBLAY

MISE EN SCÈNE:
Martine BEAULNE

THÉÂTRE ESPACE GO:
4890, BOUL. ST-LAURENT
MONTRÉAL
(514) 845.4890
(514) 790.1245

LE DEVOIR

FIND

SUITE DE LA PAGE B 1

L'illustre chorégraphe allemand William Forsythe, qui est incontestablement la figure de proue du Find, n'échappe pas à cette règle. Sa griffe qui s'étale sur les affiches, les dépliants et les catalogues du festival le révèle de façon tangible. Cette unique image d'une femme, de lumière vêtue, qui affronte la machine, suffit pour illustrer le propos d'*Eidos: telos*, cette chorégraphie que le Frankfurt Ballet amène à Montréal, les 13 et 14 octobre. *Eidos*, la forme, telos l'abstraction: autrement dit, voici l'essence des choses fixée dans une image, une particule infime de toute recherche existentielle, toujours sans fin, ni objet. Le ballet en trois parties que propose Forsythe est bourré de ces références philosophiques à l'existentialisme. Musiques, sons, décors, jeux de lumières, effets électroniques se goinfrent de ce thème. Les danseurs usent de leur haute technicité, de leur plastique audacieuse, et de leur présence imposante pour crier ce poème à la vie et à la mort qu'est *Eidos: telos*, composé par l'un des plus grands génies de l'art du ballet nouveau.

La puissante Amsterdamoise Kristina de Châtel ouvre le bal du Festival, le 2 octobre prochain, elle aussi, avec une pièce forte en thème: *Muralis*. Cette œuvre de 1994 ne cause que de relativité. La mise en scène, les décors, les personnages, la musique et bien sûr la danse sont au service de ce concept exposé pendant deux heures. À travers cinq hommes, placés au centre de grands espaces, et deux femmes, disposant d'une liberté de mouvements restreinte, s'énonce le discours du bonheur relatif. Qui est le plus heureux de ces êtres? Ou comment le geste minimaliste peut rendre le romantisme de Schubert? Voilà ce que la reine européenne du «réalisme dramatique» offre aux Québécois comme sujet de réflexion.

Le petit roi de la danse de Montréal, Édouard Lock, y va aussi de ses visions profondes dans sa dernière œuvre, créée au printemps dernier à Paris et présentée les 6 et 7 octobre au Find. 2 traite du passage du temps, de la dualité, qui oppose le début et la fin. 2 conjugue la lenteur et la vitesse, la sobriété et la sensualité, le calme et l'affrontement. Cette «meilleure création de La la la Human Steps», si l'on en croit la critique européenne, a l'odeur, la couleur, la sonorité des es-

thétiques baroques et contemporaines. Huit danseurs se chargent en tous cas de le démontrer sans compromis.

Evidemment, le *Déluge* de Ginette Laurin s'inscrit naturellement dans la lignée des grandes chorégraphies à thème du festival. La nouvelle création d'O Vertigo, inaugurée à Ottawa en 1994, programmée au Find les 10 et 11 octobre prochains, porte tous les heureux stigmates de la fin du monde, ou de la naissance des civilisations. Décors et mise en scène expriment la noirceur des ténèbres et la lumière du ciel, interprètes et gestuelle racontent, avec grâce, le mouvement organique de la terre et l'insondable profondeur des océans.

Et comment se pourrait-il que *No-ject*, la chorégraphie du Japonais Saburo Teshigawara, omette de parler de la fin du monde? Situation impossible pour la compagnie Karas... *No-ject*, présenté en clôture du Find, plonge donc le spectateur au sein d'un univers bruyant et violent, habité par des êtres-machines, issus d'une Métropolis sans peur et sans reproche, qui bientôt va s'effondrer avec fracas... Frissons garantis.

Mais que dire de *Welcome to paradise-L'effraction du silence*, les deux chorégraphies des Français Joelle Obadia et Régis Bouvier à l'affiche les 6 et 7 octobre? Ces récentes œuvres de la compagnie L'Esquisse, elles aussi, sont pleines d'amour et de mort, de nuit, de guerre et de silence. Des danses nourries «d'ivresse, de lyrisme brisé et d'extrême fragilité» parcourent en tout sens les deux pièces.

Le titre même de l'œuvre de la Belge Anne-Teresa de Keersmaeker, présentée les 5 et 6 octobre au Find, n'autorise aucun commentaire. *Amor constante mas alla de la muerte* est une spirale sans fin, qui oppose vie et mort, au son d'une musique diaboliquement sans faute.

Angelika Oei, Sasha Waltz, Ruth Canfield, Hélène Blackburn, De Jonge et Voortman, Danièle Desnoyers sont de ceux qui, également, vont au festival mettre en scène leurs états d'âme sur le monde. Leurs corps à prendre seront de la même veine que ceux de leurs maîtres, éreintés, déchirés, repus, fébriles.

Allez, allez, en selle pour ce festival international de nouvelle danse qui va brasser les corps comme on joue du saxophone ténor. Poussez-vous, arts majeurs et autres produits culturels de grande audience...

Radio-Québec prend le train référendaire

TÉLÉVISION



PAULE DES RIVIÈRES

Pour la première fois de son histoire, Radio-Québec suivra un événement politique majeur comme la plupart des autres principaux médias, en envoyant deux journalistes à bord des autobus du OUI et du NON. C'est que Radio-Québec a, pour la première fois, une émission d'information quotidienne à l'écran. Les journalistes Gisèle Galichan et Luc Cyr y présenteront leurs reportages.

La question est de savoir si l'émission le *Québec aujourd'hui*, animée par Isabelle Maréchal, réussira à présenter de l'information différente, conformément à son pari. Jusqu'à présent cependant, force est d'admettre que les reportages politiques de l'émission ressemblaient étrangement aux reportages des autres stations. En fait, en raison peut-être de l'inexpérience de l'équipe dans un tel projet, les reportages étaient souvent moins informatifs que ceux des autres chaînes.

«Il est difficile d'être différent», admet le patron de l'émission, Jacques Veronneau mais «on se donne comme objectif d'être présent dans la campagne». «L'objectif est de ne pas être trop collé sur l'événement. C'est difficile. Nous ne ferons pas la nouvelle, nous ferons l'actualité. Mais si on fait de l'actualité, elle est mieux d'être chaude que frotte», ajoute-t-il.

Le mandat principal de l'émission, c'est d'assurer une couverture de l'actualité régionale. Mais il est clair que pendant la campagne référendaire, les reportages politiques seront assez nombreux, occupant au moins un des trois volets de chaque émission. M. Veronneau prévoit insérer, au cours des prochaines semaines, un volet référendaire par jour, en faisant alterner les comptes rendus sur le OUI et ceux sur le NON.

L'émission, qui a un budget de 2



Camp de réfugiés rwandais à Mbuga.

PHOTO DANIEL LACOURSE

millions, fut inaugurée le 18 septembre. La première journée, 22 000 téléspectateurs s'y sont branchés, la seconde 30 000, la troisième 42 000 et la quatrième 59 000. Radio-Québec espère atteindre 100 000 personnes, en moyenne, soit légèrement moins que les 110 000 du défunt *Télé-Service* présenté à la même heure. Mais Radio-Québec n'est pas sensé s'intéresser aux cotes d'écoute...

Le Rwanda, prise deux

Les documentaires produits ici n'ont plus la cote sur les chaînes généralistes. Une rare occasion de voir un documentaire se présente mardi soir, au *Match de la vie* de TVA. Yvan Patry, qui nous avait donné l'an dernier un document exceptionnel sur le Rwanda revient à la charge, cette fois en s'attardant sur l'exode des Rwandais, leur vie dans les camps au Zaïre et les difficultés du retour au pays où ils risquent la persécution.

En avril 1994, un million de Tutsis furent assassinés. Au lendemain de l'arrivée au pouvoir d'un nouveau gouvernement, des milliers de Rwandais ont fui leur pays pour échapper à la mort.

Leur vie est aujourd'hui devenue insoutenable: ou ils se font massacrer dans les camps, ou ils rentrent au Rwanda où ils sont traqués ou envoyés en prison.

La communauté internationale et, plus précisément les Nations unies, refusent de voir ce qui se passe réellement au Rwanda.

Dans les camps, les extrémistes hutus contrôlent tout, à commencer par la nourriture. L'aide humanitaire a ni plus ni moins remis en place un régime meurtrier, concluent les réalisateurs Yvan Patry et Danièle Lacourse.

Le reportage met au jour la complaisance, pour ne pas dire la complicité des Nations unies au Rwanda, qui, on le voit dans le reportage, refusent systématiquement de reconnaître les massacres dans les camps de réfugiés, même lorsque 4000 personnes sont tuées d'un coup.

Les déclarations des représentants des Nations unies, notamment du commandant canadien Guy Tounsignant, laissent perplexes. On mesure toute l'étendue de l'impuissance.

Le documentaire aurait gagné à être resserré un peu. Et la mise en contexte du début aurait pu être plus élaborée. Mais c'est bien mineur dans une heure incluant plusieurs moments troublants, notamment les vues aériennes des camps au Zaïre et la visite à la prison de Butare dans le sud du pays. Le reportage a déjà été présenté à Vision TV et la télé japonaise le montrera ces jours-ci.

Il y a quelques jours, le producteur-réalisateur Yvan Patry a passé une soirée à Roberval, en compagnie de membres de la famille du père Claude Simard, assassiné il y a un an (le 18 octobre dernier au Rwanda et dont il était question dans le premier documentaire). Ils ont discuté de l'enquête du Tribunal international des Nations unies à La Haye, qui, pour la première fois de son histoire, enquête sur la mort d'un Canadien. Le réalisateur y a envoyé son matériel cinématographique, comme élément de preuve additionnel.

Simon Durivage et le Gala des Gémeaux

Le Réseau de l'information fait une incursion dans les variétés en présentant une partie du Gala des Gémeaux, demain à 14h30. Simon Durivage animera. Il pourrait même remporter lui-même le prix du meilleur animateur d'une émission d'information, avec son *Sans Détour*. La grande majorité des prix attribués en après-midi sur RD1 étaient traditionnellement octroyés loin des caméras mais un certain nombre d'autres dévoilés en soirée «passent» également en après-midi. Cela permet de réduire la durée du Gala de soirée, qui était, dans le passé, trop long. Le spectacle commence à 19h, à Radio-Canada.

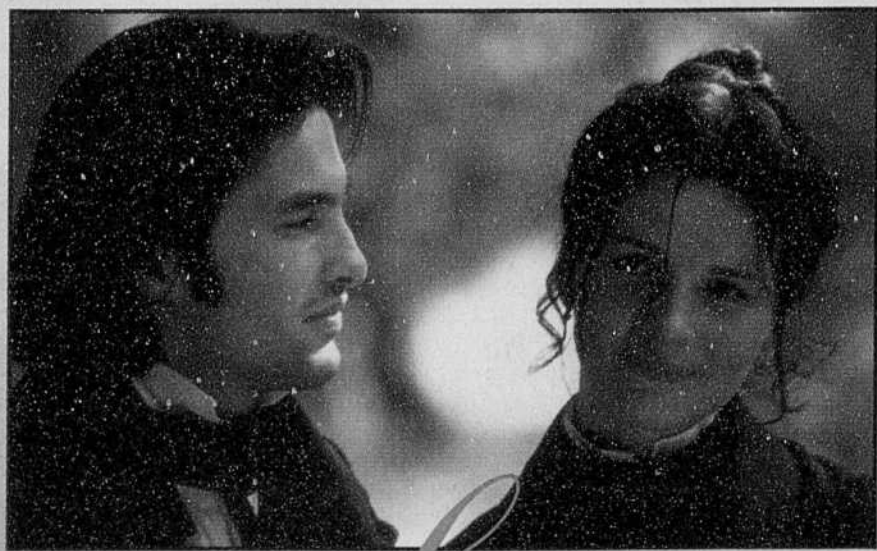
Du réalisateur de *Cyrano de Bergerac*

« LE HUSSARD SE VOIT BOMBARDÉ D'AUTORITÉ CHEF-D'OEUVRE ABSOLU ! ON Y DÉCOUVRE ENFIN QUE GIONO EST L'UN DES GRANDS ÉCRIVAINS DU SIÈCLE... UN SOUFFLE IRRÉSISTIBLE TRAVERSE CE FILM EN MOUVEMENT GONFLÉ D'ÉNERGIE. »

LE MONDE

« LA GRANDE SCÈNE D'AMOUR QUI PRÉCÈDE LE DÉNOUEMENT EST D'UNE TELLE FORCE QU'ELLE LAISSE LE PUBLIC SUFFOQUÉ, EN ÉTAT D'APNÉE : VRAIMENT, DU JAMAIS ENCORE VU ! UNE MERVEILLE ET DU TRÈS GRAND CINÉMA SIGNÉ RAPPENEAU. »

Huguette Roberge, La Presse



JULIETTE BINOCHÉ OLIVIER MARTINEZ
HUSSARD
SUR LE TOIT
— JEAN GIONO —

UN FILM DE JEAN-PAUL RAPPENEAU



À l'affiche dès le 6 octobre !

CFGL 105,7 fm

ALLIANCE

LE MONDE ENTIER A DÉJÀ CÉLÉBRÉ LE PREMIER FILM GÉNIAL DE ROBERT LEPAGE...

FILM D'OUVERTURE DE LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS - CANNES 95
-- FILM D'OUVERTURE --
TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

★★★★★

D'UN SEUL COUP AVEC UN PREMIER FILM, LEPAGE S'AVÈRE DÉJÀ UN TALENT MAJEUR SUR LE CIRCUIT INTERNATIONAL. LE CONFESSIONNAL EST UNE RÉUSSITE À TOUS LES NIVEAUX! SCREEN INTERNATIONAL

« LEPAGE EST DE LA TREMPÉ DE CEUX QUI FONT ENTRER LE CINÉMA EN PLEIN 21^e SIÈCLE ! »



« UN RÉGAL, UNE IMAGERIE ÉTONNANTE ET UNE TRAME SONORE SPLENDIDE ! »

VARIETY, Los Angeles

David Puttnam, Enigma, Londres

« Mon péché est trop grave pour être pardonné... »

LOTHAIRE BLUTEAU PATRICK GOYETTE KRISTIN SCOTT THOMAS

Le Confessionnal
un film de Robert Lepage

avec JEAN-LOUIS MILLETTE RICHARD FRÉCHETTE FRANÇOIS PAPINEAU MARIE GIGNAC NORMAND DANEAU ANNE-MARIE CADIEUX SUZANNE CLÉMENT LYNDY LEPAGE-BEAULIEU et RON BURRAGE
révisé par SACHA PUTTNAM scénario de RAY WILLIAMS édité par BARBARA KIDD monté par EMMANUELLE CASTRO
révisé par HANS PETER STROBL édité par JEAN-CLAUDE LAUREUX scénario de ALAIN DOSTIE monté par STEVE NORRIS
révisé par DANIEL LOUIS scénario de ROBERT LEPAGE scénario de DENISE ROBERT DAVID PUTTNAM PHILIPPE CARCASSONNE monté par ROBERT LEPAGE

© 1995 CINÉMA GÉNÉRAL ENIGMA FILMS LTD. CINÉMA

Produit en collaboration avec le Téléfilm Canada, la Société générale des industries culturelles, le Québec, le Gouvernement du Québec, les chaînes Four Films et Européen Co-Production Fund (UK) et le Ministère de la Culture (FR)

LE DEVOIR CFGL 105,7 fm Journal-montreal Alliance
BERRI 208-2115 LANGELIER 218-5330 PLACE LASALLE 1200 FILM CARREFOUR LAUREL FILM TERREBONNE 474-4444 STE-THERÈSE 879-4444
BOUCHERVILLE 494-4444 CASO DI CINEMA 114-1141 FICUS RIVIERES 879-3377
13 Laissez-passer refusés
VERSION FRANÇAISE AVEC TITRES EN ANGLAIS
LE FAUBOURG FILM

LES ARTS

LAURIER

SUITE DE LA PAGE B 1

certaine méfiance. Ils voyaient leur diction shakespearienne ébranlée par le mouvement, l'effort physique. Je grimpe constamment sur Obéron, par exemple, et ce n'était pas aussi facile pour lui que pour moi. Moi, ça me nourrit d'être déstabilisée, d'être mise en danger.»

«Au début, Robert me disait que j'avais des tics de cirque. En bougeant constamment, je jouais un Puck très léger, comme on le montre souvent, en lutin coquin. Mais il y a un côté plus sombre au personnage, une intériorité qu'il fallait aussi travailler. En arrivant à Québec, il a d'ailleurs fallu que je m'y remette.»

Dans le jeu de pareil, pas pareil qu'elle vit en passant de Londres au Trident — l'étang rond et mince a été remplacé par une piscine creuse aux côtés en pente, entre autres choses — Angela Laurier aura surtout été

surprise de se heurter davantage au texte français — une nouvelle adaptation signée Normand Charette — qu'au texte anglais. «En anglais, je n'avais pas d'idée préconçue sur la manière de dire le texte, alors je suivais rapidement les indications des entraîneurs de jeu. Mais en français, quand j'ai lu pour la première fois, j'ai fait rire Robert avec mes faux plis, ma façon à moi de dire le texte.» Des faux plis qu'elle efface avec l'aide de Serge Denoncourt, directeur du Trident recruté pour polir la mise en bouche des acteurs. Détail joli, Laurier avait entraîné

Denoncourt à son premier spectacle professionnel, avec une troupe appelée l'Escouade de l'éphémère. C'est ce qu'on appelle un juste retour des choses.

Songez-y vite

Ceux qui veulent voir *Le songe d'une nuit d'été* feraient bien d'y songer rapidement. Au début de cette semaine, on avait en effet passé la barre des 75% d'occupation, grâce largement à une augmentation phénoménale de plus de 1100 abonnements par rapport à l'année dernière.

D'un GÉMEAUX

UNE INNOVATION AU RÉSEAU DE L'INFORMATION:
SIMON DURIVAGE ANIME LA PREMIÈRE
PARTIE DU 10^E GALA DES PRIX GÉMEAUX!

DEMAIN 14 h 30

Réalisation : Raynald Daoust



L'information continue

OFFERT SUR LE CÂBLE



...à l'AUTRE!

EN SOIRÉE, LE GALA DES
PRIX GÉMEAUX PRENDRA
DES ALLURES DE FÊTE AVEC
NORMAND BRATHWAITE ET SES
INVITÉS : CLAUDE MEUNIER,
SERGE THÉRIAULT, PATRICK HUARD,
MARINA ORSINI, GILDOR ROY,
PIERRE LÉGARÉ, DIANE DUFRESNE,
LES BLEU POUFRE, PATRICE L'ECUYER,
BENOÎT BRIÈRE, MARTIN DRAINVILLE...

L'ÉMOTION SERA ÉGALEMENT AU RENDEZ-VOUS LORS
DE LA REMISE DU GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE À DEUX
PERSONNALITÉS EXCEPTIONNELLES DU MONDE DE
LA TÉLÉVISION : DENISE FILIATRAULT ET
DOMINIQUE MICHEL.

DEMAIN 19 h

Réalisation : Mario Rouleau



LES ARTS

CINÉMA

Une satire cruelle et drôle

TO DIE FOR

Réal.: Gus Van Sant. Scénario: Buck Henry, d'après le roman de Joyce Maynard. Avec Nicole Kidman, Matt Dillon, Joaquin Phoenix, Casey Affleck, Illeana Douglas. Images: Eric Alan Edward. Musique: Danny Elfman

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Gus Van Sant est un être plein de surprises. Le cinéaste indépendant frappe là où on ne l'attend plus. Et après avoir envoûté tout le monde à travers *My Own Private Idaho*, puis avoir déçu ses admirateurs dans *Even Cowgirls Get the Blues*, voici un petit film de commande qui lui avait été offert de la main gauche sur le scénario d'un autre se révèle un peu d'humour noir qui confond les sceptiques et rallie ses troupes.

To Die For évoque le fantasme américain type: passer à la télé. L'héroïne Suzanne Stone (campée par la formidable Nicole Kidman) est une petite provinciale qui rêve de vedettariat. Son mari Jimmy (Matt Dillon) caresse des ambitions décidément trop ordinaires et limitées (avoir des enfants, entre autres) pour elle. Qu'il cesse de s'interposer entre Suzanne et le soleil de la gloire, sinon gare!

Une femme ambitieuse, c'est comme un sanglier, d'aucuns diront un bulldozer. Elle va droit devant elle et prétend tout ce qui bouge sur le chemin. Voici que la blondinette ayant réussi à devenir miss météo sur les

ondes locales s'acquitte à des adoléscent en mal de reconnaissance, d'amour et de merveilleux. Ils seront le bras de la vengeance et les instruments des noires machinations de la belle.

Nicole Kidman ressemble à une poupée aseptisée, acidulée, rose bonbon, toute propre, irréaliste de conventionnalisme et paradoxalement dépourvue de l'ombre d'une morale. Son personnage est une composition suave qui rend ses noirs desseins encore plus terribles d'être fomentés par cette Barbie sans cervelle. Elle porte *To Die For* sur ses douces épaules. Tout le film propose une vision distordue du réel, vu à travers la lorgnette de la dame, un humour féroce, un montage rapide, intelligent, porteur d'une vraie satire de société, comme l'Amérique se sert trop peu. Ça prenait un regard indépendant comme celui de Gus Van Sant pour oser servir ce met aigre-doux à ses compatriotes, pour leur livrer un reflet d'eux-mêmes aussi drôle, cruel et juste que celui-ci.



Lothaire Bluteau en Pierre Lamontagne dans une scène du *Confessionnal*, un film de Robert Lepage.

PHOTO CLAUDE HUOT

Débuts prometteurs

LE CONFSSIONNAL

Réalisation et scénario: Robert Lepage. Avec Lothaire Bluteau, Patrick Goyette, Jean-Louis Millette, Kristin Scott Thomas, Ron Burrage, Richard Fréchette, François Papineau, Marie Gignac, Anne-Marie Cadieux, Normand Daneau. Images: Alain Dostie. Musique: Sacha Putnam. Monteur: Emmanuelle Castro. 100 minutes. Berri, Faubourg et Carrefour Laval

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici donc que Robert Lepage, le plus cinématographique de nos metteurs en scène, fait ses premiers pas au septième art. Il le fait avec professionnalisme et intelligence, mais prudemment, presque sagement, sans l'exubérance éclatée de son théâtre.

Le Confessionnal constitue, en même temps qu'un hommage à Québec, sa ville natale conjuguée en deux temps, un coup de chapeau à Hitchcock, le maître du suspense qui venait tourner en 1952 *I Confess*, événement clé dans la Vieille Capitale, trame de fond du scénario.

Lepage a caressé un projet ambitieux et complexe: faire coulisser deux époques, y camper la ville de Québec en deux profils (1952-1989) en montrant le bond de son immense transformation sociale. Le tout à travers les générations successives d'une famille, sur fond de quête du père.

A l'heure du tournage du film d'Hitchcock, Rachel, la domestique du presbytère, devient enceinte, mais qui est le père? Le jeune prêtre pourrait le dire s'il n'était lié par le secret de la confession (retour sur le thème du film d'Hitchcock). 37 ans plus tard, Marc, fils illégitime (Patrick Goyette), se met en quête de son géniteur. Son père adoptif vient de mourir, son frère Pierre (Lothaire Bluteau) revient de Chine pour la cérémonie; et les deux hommes partent sur les traces du passé en cherchant la clé des origines de Marc.

On saluera les qualités techniques du *Confessionnal*, côtés caméra et musique. Quelques scènes cinématographiquement très fortes, comme celle du sauna filmée avec grand art, la manière dont les deux époques se répondent

sans arrêt, écho constant, presque liquide l'une de l'autre. Pétri de clins d'œil à tout: à l'histoire de Québec, à l'œuvre d'Hitchcock. Lepage jongle avec les temps, les allusions, les couleurs, dans une virtuosité ludique un peu cérébrale, froide, mais très maîtrisée.

Le Confessionnal constitue avant tout un film de montage (sous la houlette de la monteuse Emmanuelle Castro). La façon dont coulisent les deux époques est remarquable. Elles glissent comme des bielles bien huilées. Elles glissent si bien qu'elles perdent des sommets dramatiques au passage, ne s'opposent pas, se marient plutôt avec trop de bonheur, enchevêtrées, sans qu'on puisse toujours s'y retrouver.

On reprochera au *Confessionnal* de laisser filtrer peu d'émotions. C'est surtout la partie contemporaine qui laisse plus froid, sans doute parce que le personnage de Pierre, incarné par Goyette, fils manqué en quête de père absent, n'apparaît ni très sympathique ni très charismatique et arrive mal à soutenir l'intérêt. Quant à Lothaire Bluteau, dans la peau du frère qui essaie de forcer le destin et de délier les lèvres, son personnage demeure assez flou et un peu larmoyant. Jean-Louis Millette, d'une présence toujours insolite, incarne le gardien des mystères en jouant sa partie surtout pour lui-même, sans nourrir l'ensemble de la distribution. Ce monde d'hommes qui ne révèle pas s'éclaire néanmoins par la présence d'Anne-Marie Cadieux, Manon la strip-teaseuse, bombe d'énergie, de force et de douleur venue contraster avec l'atonie masculine.

Le Québec de 1952 est rendu avec plus de chaleur, d'intensité dramatique et parfois de charme que le volet de 1989. Le thème s'y prête mieux aussi. Et certaine scène de bain entre Marie Gignac qui joue l'épouse névrosée et son chauffeur de taxi de mari (François Papineau) surgit comme une bulle pleine de tendresse et d'intimité. On s'amuse aux rappels du tournage d'*I Confess*, annales croustillantes d'une ville de Québec dominée par l'Église (étonnant Ron Burrage en sosie d'Hitchcock et vibrante Kristin Scott Thomas dans le rôle de son assistante).

Il est toutefois regrettable (faute de budget, peut-être) que Lepage ait moins tiré parti du potentiel dramatique et romantique de Québec en ses scènes extérieures que ne l'avait fait Hitchcock en son temps (les silhouettes découpées en noir et blanc des toits, escaliers et clochers de la ville étaient d'ailleurs l'unique point fort d'*I Confess*).

Mais en général *Le Confessionnal*, tout en exprimant une vraie voix d'auteur, demeure un premier film plus cérébral qu'émotivement chargé (sans doute parce que son expérience théâtrale rend Lepage peu familier du gros plan). Moins une œuvre d'acteurs qu'un travail de montage et de mise en scène — sans l'aspect éclaté de son théâtre —, comme une construction de l'esprit.

SAMI FREY
CAROLINE SIHOL

L'AMOUR CONJUGAL

prima film

PARISIEN 866-3856
480 St-Catherine O. ★ DOLBY DIGITAL

"...UNE HEUREUSE SURPRISE ET UN EXCELLENT DIVERTISSEMENT."
- Le Journal de Montréal

"...MARC MESSIER EST D'UN DRÔLE!!! IL N'Y A PAS UNE SCÈNE OÙ IL NE NOUS FAIT PAS RIRE À MOINS QUE CE SOIT POUR NOUS FAIRE PLEURER... À VOIR."
- TQS Le grand Journal

"...COMME DE FUNÈS, STEVE MARTIN OU MEUNIER, MESSIER A UNE RÉELLE PRÉSENCE À L'ÉCRAN."
- Voir

"...LE SPHINX EST ÉMAILLÉ DE DIALOGUES SAVOUREUX ET DE REBONDISSEMENTS INATTENDUS. SERGE THÉRIAULT EST FANTASTIQUE."
- Le Lundi

"...LE SPHINX EST UNE RÉUSSITE. UN FILM QUI NOUS ATTEINT."
- CIBL

"MARC MESSIER REMARQUABLE, CÉLINE BONNIER EXQUISE... À VOIR!"
- Franco Nuovo, Bon Dimanche

"DIALOGUES EXTRAORDINAIRES, MARC MESSIER FORMIDABLE!"
- Suzanne Lévesque, Bon Dimanche

"CÉLINE BONNIER CRÈVE L'ÉCRAN."
- Francine Grimaldi, CBF Bonjour

"DEPUIS BAR SALON D'ANDRÉ FORCIER, ON N'AVAIT PAS REVU PERSONNAGES À LA FOIS AUSSI VRAIS ET AUSSI PATHÉTIQUES."
- La Presse

CLAUDIO LUCA PRÉSENTE

MARC MESSIER CÉLINE BONNIER SERGE THÉRIAULT

"Dans la vie, tu coupes ton gazon ou tu pars en safari."

LE SPHINX

Un film de LOUIS SAIA

VITTORIO ROSSI • MICHELLE BERNARD • ÉRIK MOZIEL et la participation spéciale de SYLVIE DRAPEAU

TELE-ACTION CKOI CFP
96.9 FM DISTRIBUTION

Et en EXCLUSIVITÉ aux PARISIEN, ANGRIGNON, LAVAL et VERSAILLES
Le court métrage de Bernard Bergeron "PAUSE CAFÉ"

PARISIEN 866-3856 480 St-Catherine O.	CAR. ANGRIGNON 366-2463 7077 boul. Newman	FAMOUS PLAYERS 8 672-2229 GRIFFIN 888 888 8888	VERSAILLES 353-7880 Place Versailles
CENTRE LAVAL 688-7778 1609 Le Corbusier	CARREFOUR 565-0366 801 Estrie, SHERBROOKE	LACORDAIRE (1 324-3000) 580 boul. Des Grands-Prés	TERREBONNE 471-6644 1071 Chemin du Côté
STE-THERÈSE 875-4444 Place Ste-Thérèse	VALLEYFIELD 371-1003 De Paris	CHATEAUGUAY 681-2463 240 St-Jean Baptiste	ST-JEROME 436-5944 Carrefour du Nord
PLAZA REPENTIGNY 657-6452 1700 Ste-Anne	ST-BASILE 441-7853 237 Bd. Lacombe	JOLIETTE 782-6366 Cinéma du Centre	DRUMMONDVILLE 478-2966 Capitol
STE-ADELE 229-7655 Cinéma Prime	ST-HYACINTHE 773-8952 Le Parc	SHAWINIGAN 539-6700 Cinéma Bertram	TROIS-RIVIERES 373-1001 Impérial

PRODUCTIONS COCAGNE & cinéma libre
présentent un FILM DE Jean Gagné et Serge Gagné

La FOLIE des CRINOLINES

avec
Guy Thauvette
Sylvie Legault
Reynald Bouchard
Manuel Aranguiz
Françoise Graton

collaboration au scénario et dialogues
DENISE BOUCHER

"Les frères Gagné sont les vrais gardiens de la flamme du cinéma indépendant au Québec."
Serge Losique
P.D.G. du FIFM

"...images surréalistes, riches et fascinantes... un suspens d'art et d'essai étonnant"
Francine Grimaldi

AU CINÉMA ONF
496-6895
du 3 au 8 octobre incl.
à 18h30

LE DEVOIR

SERVICES ET FINANCEMENT
Le film Canada - Aide au cinéma indépendant (ONF) - Le conseil des arts du Canada Gouvernement du Québec (programme crédit d'impôts) (P) - Gestion F.B.L. inc. - C.I.B.L. 1015

Courrez la chance de devenir les invités du DEVOIR à une représentation du film à partir du 3 octobre à 18h30 au Cinéma ONF, 1564 St-Denis en faisant parvenir ce coupon directement au distributeur à l'adresse suivante: Cinéma Libre, 4067 boul. St-Laurent, bureau 403, Montréal, Québec, H2W 1Y7

No. de téléphone: _____
35 chanceux seront rejoints directement par téléphone pour faire partie de la liste d'invités à cette projection. Les invitations données seront valable pour deux personnes.

LE DEVOIR
et
CINÉMA LIBRE
présentent
LE CHEMIN BRUT
DE LISETTE et ROMAIN
un film de Richard Boutet
produit par Vent d'Est Films

"Le film nous montre également qu'au-delà du divertissement, l'art a le pouvoir de servir l'âme."
Guy A. Lepage ex R.B.O.

Au CINÉMA PARALLÈLE
3682 boul. St-Laurent (843-6001) à 21h00
matinées sam. & dim. à 16h00

PHOTO CLAUDE HUOT
Anne-Marie Cadieux.

CAMÉRA D'OR — CANNES 1995

Le Ballon blanc

Un film de Jafar Panahi

MALOFILM DISTRIBUTION
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

DESJARDINS 849-FILM

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

- *****: chef-d'œuvre
- ****: très bon
- ***: bon
- ** : quelconque
- * : très faible
- ☹ : pur cauchemar

UNSTRUNG HEROES

De Diane Keaton. Premier film de fiction de l'ex-actrice fétiche de Woody Allen, scénarisé par Richard LaGravenese, l'auteur du magique *Bridges of Madison County*, cette chronique familiale ne manque pas de charme et certaines scènes sont savamment orchestrées pour émouvoir. Keaton dirige bien ses comédiens mais elle ne possède pas encore l'assurance nécessaire pour imprégner le film de sa touche véritablement personnelle.

Bernard Boulad

LE CONFESSIOANAL

Premier film de l'homme de théâtre Robert Lepage, voici une œuvre complexe à paliers multiples. Elle joue sur deux époques toujours entrecroisées. Québec en 1952 à l'heure où Hitchcock tournait *I Confess* et la même ville en 1989 où deux hommes partent en quête de leurs racines. Recherche du père, des secrets religieux que le passé recèle, le film est un hommage à Québec. Prouesse technique dans l'art dont couillent les deux époques, la facture demeure un peu froide et cérébrale. Mais Lepage cinéaste affûté ses armes. Berri, Carrefour Laval.

Odile Tremblay

SHOWGIRLS

*

De Paul Verhoeven. Racoleuse et putassière, cette nouvelle mouture du duo Eszterhas-Verhoeven (*Basic Instinct*), mêlant sexe et célébrité, se déroule dans le décor scintillant des hôtels-casinos de Las Vegas où une lutte acharnée entre deux danseuses à gogo tournera au vinaigre. Vulgaire, mal jouée, sans rythme, cette prétendue fable sur la rançon de la gloire s'écrase lamentablement dès le premier quart d'heure. Et ça dure 131 minutes!

Bernard Boulad

MOONLIGHT AND VALENTINO

*** 1/2

De David Anspaugh, d'après le scénario autobiographique d'Ellen Simon. La vie d'une jeune femme après la mort accidentelle de son mari et le rôle de ses trois amies dans cette période de crise. Un film touchant et drôle, tissé de fines observations, interprété par des actrices fines et désarmantes. Place Alexis-Nihon, Lacordaire.

Francine Laurendeau

TO DIE FOR

*** 1/2

De Gus Van Sant. Le cinéaste de *My Own Private Idaho* livre (sur un film de commande) un petit bijou d'humour noir portant sur le thème de la télévision et des chimères qu'elle enfante. Nicole Kidman en poupée blonde aseptisée bourrée d'ambition et dépourvue de morale campe une suave jeune femme qui ne reculera devant rien pour devenir vedette au petit écran. Une fable féroce, une satire qui frappe dans le mille et une excellente et intelligente comédie de société.

Odile Tremblay

A MONTH BY THE LAKE

*

De John Irvin. Avec Vanessa Redgrave, Edward Fox et Uma Thurman. Italie, 1937. Dans une pension au bord du Lac de Côme, deux vacanciers quinquagénaires et britanniques font connaissance et semblent faits pour s'entendre. Mais une jeune Américaine vient semer la zizanie. Prévisible et ennuyeux, raide et compassé. Au Loews.

Francine Laurendeau

ADULTÈRE MODE D'EMPLOI

*** 1/2

La Française Christine Pascal nous sert un cocktail de saison épicé mais sans vraie saveur de fond. Une histoire de couple moderne qui se trompe, se réconcilie, sur paysage d'humour grinçant. Une bonne distribution (dont Vincent Cassel, Richard Berry et l'intéressante Karin Viard), des scènes érotiques fortes, quelques bons moments d'humour, une étude parallèle entre libidos masculine et féminine, mais un manque de liant entre les genres qui laisse le public un peu en plan. Au Parisien.

Odile Tremblay

ARMAND FRAPPIER-PASTEUR, MON VIOLON, MA MÈRE ET MOI

De Nicole Gravel. Né au début du siècle, Armand Frappier voit autour de lui une très lourde mortalité infantile et les ravages de la tuberculose. Il sera donc microbiologiste et ira parfaire sa formation à l'Institut Pasteur. Un documentaire classique sur la vie passionnante de ce chercheur qui fut aussi et surtout un homme d'action. Au Cinéma ONF du 3 au 15 octobre.

Francine Laurendeau

VOIR PAGE B 7: À L'ÉCRAN

Tout montrer

LE CHEMIN BRUT
DE LISETTE ET ROMAIN

Réalisation: Richard Boutet. documentaire. 90 minutes
Au Cinéma Parallèle jusqu'au 4 octobre

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Nul doute: il a de la suite dans les idées, le documentariste Richard Boutet. Abordant des thèmes parallèles les uns aux autres. C'est lui qui nous donnait le poignant *Spasme de vivre* il y a quatre ans sur le suicide des jeunes, une œuvre fragmentée, à la frontière du documentaire et d'une certaine fiction. Il avait auparavant abordé les maladies industrielles, la crise économique, le refus de la conscription; toujours se penchant sur le sort des obscurs, des sans grades, des malheureux. Auteur d'un cinéma social, engagé, comme il s'en fait de moins en moins.

Le Chemin brut de Lisette et Romain aborde des rives très douloureuses. Celles de deux ex-patients de Saint-Jean de Dieu qui ont pu s'exprimer et se libérer à travers des ateliers d'art brut, trouvant dans le dessin un exutoire à la tension intérieure.

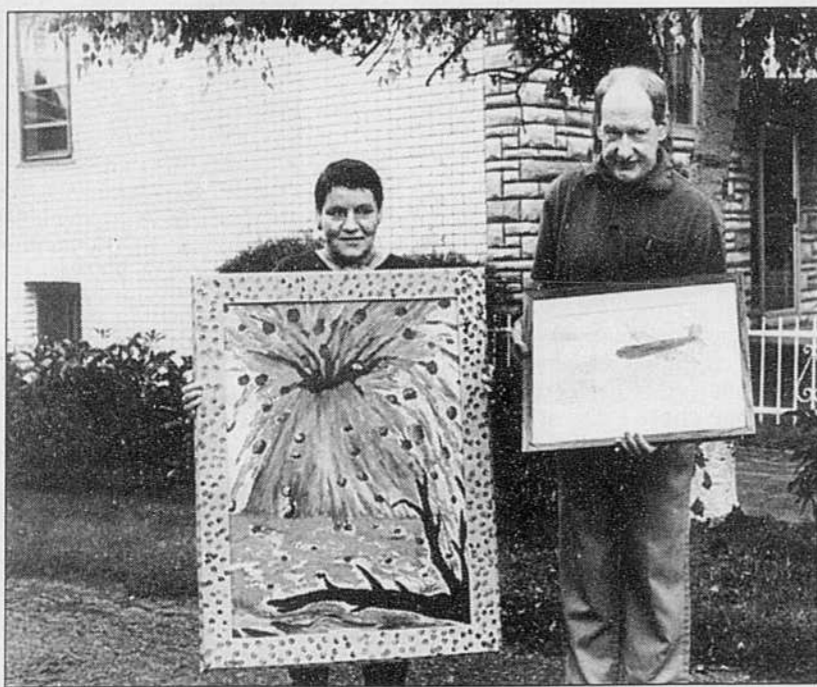
Rien de plus triste que l'histoire de Lisette, 43 ans. Née d'une mère qui se désintéressait de ses enfants, d'un père qui la violait à partir de l'âge de trois ans, placée à sept ans en institution religieuse comme tant d'orphelins de Duplessis, battue, séquestrée quand elle se révoltait, puis après une tentative de suicide, expédiée à Saint-Jean-de-Dieu où elle passa l'essentiel de sa vie adulte. Pure victime, ne souffrant manifestement d'aucun trouble mental si ce n'est de la douleur, de la révolte d'avoir été abusée toute sa vie.

L'itinéraire de Romain est à peine plus rose. Né en Bretagne sous l'occupation allemande, bercé par le rase-motte des avions, les grincements des trains de prisonniers, il a suivi sa famille au Canada, enfant toujours en fugue, rêvant de connaître les Américains, retrouvé par la police en des zones frontalières, pour aboutir lui aussi dans ce qu'on appelait alors la ville des fous. Camisole de force, isoloir, dortoirs, il a désappris à parler, enfermé dans un abrutissement où sa personnalité se diluait.

Richard Boutet suit son duo, les écoute, recrée leur passé et superpose aux propos des dessins vraiment remarquables. L'un comme l'autre se révèlent à travers l'art brut. Une image vaut mille mots, dit-on. L'adage semble particulièrement vrai ici. Rien de plus éloquent et dramatique que ce dessin où Lisette montre un père se préparant à violer un pauvre enfant écartelé sur un lit, son petit cœur transpercé d'une flèche à côté. Les œuvres de Romain parlent fort aussi, lui qui sans jamais avoir connu un baptême de l'air, dessine les avions qui menaçaient la Bretagne de son enfance, ou des trains animés: tous véhicules d'une fuite qu'il n'a jamais pu consommer.

Ces drames individuels éclairent l'histoire du siècle, celle du Québec enténébré dans sa grande noirceur et ses incestes cachés, celle de l'Europe victime de ses guerres. Comment des êtres humains se sont brisés sur les écueils des décisions politiques, *Le Chemin brut* le montre.

On reprochera au documentaire sa longueur. Boutet, manifestement fasciné par les deux patients, a voulu tout montrer d'eux sans rien laisser à l'imagination, les suivre de la chambre au corridor, au balcon, à la rue. Le propos se dilue dans un cadre trop large. Ce qui n'empêche pas le film de susciter l'émotion, de soulever des questions, d'inspirer la révolte.



Lisette et Romain.

PHOTO CINÉMA LIBRE



Gwyneth Paltrow et Elizabeth Perkins partagent l'écran dans *Moonlight and Valentino*.

PHOTO SHANE HARVEY

Un petit joyau de lucidité

MOONLIGHT AND VALENTINO

De David Anspaugh.
Avec Elizabeth Perkins, Whoopi Goldberg, Gwyneth Paltrow, Kathleen Turner, Jon Bon Jovi. Scénario: Ellen Simon, d'après sa pièce.
Images: Julio Macat. Montage: David Rosenbloom. É.-U., 1995. Environ 1h45. Place Alexis-Nihon et Lacordaire

FRANCINE LAURENDEAU

Il n'est pas inutile, avant d'aborder ce film, d'avoir une idée claire de la situation de départ. Pas inutile de savoir en effet que Rebecca (Elizabeth Perkins) a une sœur plus jeune qu'elle affectionne, Lucy (Gwyneth Paltrow), et une voisine qui est également son amie, Sylvie (Whoopi Goldberg). Rebecca est enseignante et elle aime son métier, tout comme son mari Ben avec qui elle forme un couple parfait. Ils n'ont pas d'enfant, tandis que Sylvie et son mari, qui s'entendent mal, en ont trois.

La mère de Rebecca et de Lucy est morte prématurément d'un cancer. Leur père s'est plus tard remarié avec Alberta (Kathleen Turner), une maîtresse femme d'affaires dont il est aujourd'hui divorcé, sans doute parce que cette organisatrice hors pair, habituée dans son travail à tout mener tambour battant, appliquait le même comportement à sa vie familiale. Vous voilà paré? Le film peut commencer.

Et ça commence raide. Ben est tué par une voiture alors qu'il fait son jogging matinal. Le choc est brutal. Mais Rebecca est équilibrée et elle a de précieuses amies qui accourent aussitôt. Lucy, Sylvie et, on ne l'avait pas invitée, la dynamique ex-belle-mère qui saura se rendre utile. Son père viendra bien une journée, mais il habite si loin. Donc, une semaine se passe. Rebecca est forte et ne craque pas. Elle retourne même à l'université. C'est plus tard, au moment où elle s'y attend le moins, qu'éclatera la catharsis.

Permettez-moi de ne pas entrer dans les péripéties de ce film dont, justement, le détail fait le prix. Le

scénario d'Ellen Simon, inspiré de sa pièce autobiographique, décrit bien sûr la crise que traverse Rebecca mais décrit aussi et surtout la relation finalement assez complexe qui existe entre quatre femmes et l'évolution de cette relation. Et si ce sujet vous semble banal, c'est que vous n'avez pas encore vu ce film, tissé de fines observations, de dialogues qui n'ont l'air de rien mais qui sont surprenants de vérité.

Observation lucide

Les comédiennes sont fines, touchantes, drôles, désarmantes. On discutera très certainement dans les chaumières de la séquence finale qui n'est pas dénuée de culot. Même si je me retiens à quatre

mains pour ne pas vous raconter l'anecdote de *Moonlight and Valentino*, je me laisserai tout de même aller à vous dire que certaines séquences sont de petits joyaux d'observation lucide. Comme l'enregistrement par Rebecca, après la mort de son mari, d'un nouveau message sur le répondeur. Le retour de Rebecca à l'université, quand elle retrouve ses élèves et que ses élèves la retrouvent. Le dialogue où Lucy, jeune femme inexpérimentée en amour, demande des conseils et des encouragements à sa grande sœur. La mise en scène est à l'image du scénario et de l'interprétation: souple et intelligente, sensible et discrète. Ce qui ne l'empêche pas d'être ferme et soutenue.

Daniel Lavoie

DE RETOUR SUR SCÈNE APRÈS SEPT ANS D'ABSENCE.

John Hughes Legend percussions
Marc Vallée guitares
Warren Slim Williams claviers, accordéon

ici

Le Théâtre du Trident et Hydro Québec

présentent

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

De William Shakespeare

Mise en scène de Robert Lepage
3 au 28 octobre 1995

en collaboration avec
le Grand Théâtre de Québec
et Ex Machina



Billets en vente maintenant sur le réseau Billetech!
30\$ Réservations 643-8131

Abonnement cinq spectacles à partir de 53,50\$
Faites vite! 643-8131

- 1- LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ de William Shakespeare
- 2- LE VOYAGE DU COURONNEMENT de Michel-Marc Bouchard
- 3- VOLTONE de Ben Johnson
- 4- UNE VIE AU THÉÂTRE de David Mamet
- 5- MÉPHISTO d'Ariane Mnouchkine

Grand Théâtre de Québec
Salle Octave Crémazie 643-8131

"Une 25^e saison exceptionnelle" LE SOLEIL MÉDIACOM

SPECTRUM

318, STE CATHERINE O (Pl. des Arts)
Tél. 591-5651 billetterie/box office
-Néc. Admision et ou 522-1245 (télé)

du 25 au 28 octobre

LE DEVOIR journal-montreal CFGL 105.7 fm CKOI 96.9 FM SODEC

LES ARTS

CINÉMA

Panne de sens

ADULTÈRE (MODE D'EMPLOI)

Réal.: Christine Pascal. Scénario: Christine Pascal, Robert Boner. Avec Karin Viard, Richard Berry, Vincent Cassel, Emmanuelle Halimi. Images: Renato Berta. Musique: Bruno Coulais. 1h35. Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ceux qui se rappellent avec quel brio et quelle sensibilité la Française Christine Pascal avait mitonné en 1992 son *Petit Prince à dit* seront sans doute déçus par cet *Adultère mode d'emploi*, cinquième film de la comédienne. Encore que les deux œuvres ne sont pas du tout jouées sur le même registre. La première en des zones tragiques et intimistes, celle-ci sur des plans plus grivois, rigolos, et moins maîtrisée dans son style.

Adultère mode d'emploi se veut une sorte de satire du couple moderne, avec ses ententes tacites, ses trahisons, ses doubles jeux. 24 heures dans la vie de Bruno (Vincent Cassel) et Fabienne (Karin Viard), deux architectes attendant de savoir s'ils obtiendront le contrat du siècle qui les sauvera de la déché. Ce qui n'empêche pas l'un et l'autre d'occuper leurs loisirs comme ils le peuvent, lui en multipliant les écarts extra-conjugaux, elle en acceptant les avances de leur copain d'origine libanaise aux allures de pirate (Richard Berry), qui carbure à la cocaïne et déraque la minette, quand il ne séduit pas carrément Fabienne, ce qui met le duo officiel en péril.

Au départ, on a du mal à reconnaître Vincent Cassel, le brûlant interprète de *La Haine* dans la peau de cet architecte coureur de jupons, sans doute parce que tout à coup noiraud, frisé, il s'avère capable de gran-

de transformation physique, comme un homme caméléon. Mais sa forte présence le trahit. L'acteur français vit ses rôles et les habite avec la fougue des grands interprètes.

Adultère mode d'emploi a mis des ingrédients salés dans sa marmite. Et certaines scènes croustillantes, quoique jamais complètement explicites (on coupe les plans génitaux), sont d'un érotisme brûlant; particulièrement l'épisode situé dans une maison de plaisir fréquentée par Bruno, qui y dilapide l'argent de sa femme.

Karin Viard n'a rien de la victime trompée, à moitié éteinte. Vivante, forte, sympathique, elle se tient debout et tire parti de la situation, en la renversant quand il le faut. Quant à Richard Berry, il prête sa dégaîne de boucanier revenu de tout à un personnage louche, tendre, coloré et crédible. Le film est l'occasion d'opposer une fois de plus la libido masculine et féminine (la femme ayant besoin — vérité et lieu commun — d'une dimension amoureuse, l'homme non). Thème éculé que sa dimension humoristique renouvelle quelque peu.

Adultère mode d'emploi a ses côtés ludiques, et la joyeuse expédition dans la ville avec quelques centaines de kilos de hasch est assez désopilante. Sauf que l'humour, en allégeant le propos, lui retire aussi une partie de sa finesse. Et à la fin de la projection, le public se retrouve en panne de sens, du sable entre les mains. Christine Pascal n'a pas su doser parfaitement les denrées de sa recette. Elle a patiné entre les genres, allumant le spectateur ici, le laissant en plan là, et la forte distribution ne parvient pas à gommer les trous du scénario.



Image tirée de *La Folie des crinoline*, des frères Gagné.

Les frères Gagné à la plume et à la charrue

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Je ne pense pas que *La Folie des crinoline* de Jean et Serge Gagné va casser la baraque à l'ONF et au Parallèle, en prenant l'affiche à travers une rétrospective de leurs œuvres. Le film paraît maladroit, trop touffu, les métaphores enchevêtrées les unes dans les autres, la facture expérimentale un peu rouillée, l'interprétation souvent malhabile. Mais on sent de la poésie, du délire dans cette histoire qui entremêle les problèmes de couple, l'imagerie du cirque, la mythologie catholique avec sa course aux miracles, à la béatification. On sent surtout une histoire de foi, d'acharnement et de courage derrière ce tournage-là.

Rencontrer les frères Gagné, c'est déambuler à travers les petites misères du cinéma indépendant. Cinq années pour faire un film, pour recueillir étape par étape, goutte à goutte, un petit budget de 200 000 \$, sans trouver l'argent pour imprimer les affiches du film.

À les écouter parler, on se dit qu'il importe peu que *La Folie des crinoline* soit une œuvre en quelque part de bric et de broc. On est saisi par la résistance de ses auteurs qui tournent depuis 25 ans comme on publie un manifeste dadaïste, avec la foi des pionniers et des prophètes, y mettant leur âme et leurs derniers sous, des années de leur vie. Ils cherchent des voies parallèles au film d'action, demeurent *underground* envers et contre tous, même si le Bison ravi n'est plus, ni Claude Gauvreau, ni les années de grâce, quand une génération croyait que l'imagination prenait le pouvoir. Plusieurs révolutionnaires d'hier se sont achetés des condos et des chalets en s'empresant d'oublier l'ardeur des années rouges. Pas les frères Gagné.

«Nous, le communisme, on y croit encore et au partage aussi, comme à l'époque où l'on tournait *Une saison dans la vie des Camarades*» (1977). Mais l'industrie a changé. «Avant on parlait aux comédiens, maintenant, on parle à leurs agents...»

Est-ce Serge ou Jean qui me dit que leur cinéma en est un d'expression plutôt que de communication, comme le cri primal? Ils écrivent et tournent à quatre mains, répondent en même temps aux questions, ont déjà essayé de se séparer mais n'ont

pas pu, précisent avoir à la fois la main à la plume et à la charrue. Frères Gagné, pour le meilleur et pour le pire.

«On n'est pas de ceux qui ont gagné toutes leurs médailles avant de partir. Nous on s'est approprié une structure d'expression sur le tas.» *La Couleur encrêlée*, *Le Royaume ou l'asile*, *La Folie des crinoline*: chacun de leurs films est une tentative de dire sur un mode surréaliste le difficile rapport entre la création, le rêve et la liberté. Avec les moyens du bord, souvent une seule prise, des fois pas de pellicule pour tourner le lendemain, beaucoup d'improvisation, des symboles. Les frères Gagné parsèment leurs discours de citations: «Fritz Lang disait: "Un film c'est des fantômes qui rencontrent des fantômes", me lance Serge. Les artisans derrière la caméra ne connaissent pas les spectateurs. Le film part tout seul en espérant rejoindre quelqu'un.»

Une enfance à Chicoutimi, des incursions à Québec où était projeté *Pierrot le fou* et les voilà marqués par l'empreinte Godard.

Serge est un ex-motard «intel», me précise-t-il. Jean, un ancien cancre qui a monté ses premiers films d'enfant dans le sous-sol de ses parents après avoir acheté pour 23 dollars cent pieds de film à la pharmacie Maltais. Puis un beau jour, ils ont laissé le Saguenay pour débarquer dans la grande métropole qui enfante les rêves et en tue d'autres.

Hermétique, *La Folie des crinoline*? Non. Ils parlent de conte, de fabliau, avouent rire un peu du curé, mais sans irrévérence. «Le religieux est un filon magnifique de mise en scène, déclare Serge en précisant qu'il s'est remis au latin, a potassé le droit canon pour les besoins du thème. «Dans le religieux, il y a le baroque.» Denise Boucher a revu et nourri le scénario. «On a tenté de réconcilier la goutte de sang intello et la larme Harlequin», résume Jean.

Ils travaillent sur un projet de film d'après un roman d'Aquin, un tâté de la vidéo en captant sur images *La Marche à l'amour* de Miron. Tout ce qu'ils veulent c'est persévérer. «On n'est pas des gourmands, déclarent-ils en cœur. On présente trente projets pour en tourner un. Mais on a quelque chose à dire et on fait dans la durée.»

Regard intimiste et affectueux

UNSTRUNG HEROES

Réalisation: Diane Keaton. Scénario: Richard Lagravenese d'après le roman de Franz Lidz. Images: Phedon Papamichael. Musique: Thomas Newman. Avec John Turturro, Andie MacDowell, Michael Richards et Maury Chaykin. E.-U. Au Loews.

BERNARD BOULAD

Dans leur coquette maison de banlieue, les Lidz coulent des jours heureux au rythme des inventions farfelues du père de la famille qui ne jure que par les découvertes de la science en ces années de guerre froide. Sid aimerait bien d'ailleurs que son fils de douze ans partage avec lui cette même passion pour les lois de la raison mais Steven est nettement plus attiré par les jeux fantasmagoriques de ses oncles Danny et Arthur, deux hurluberlus qui n'ont peut-être pas toute leur tête mais savent s'y prendre pour exciter la curiosité du gamin.

Il faut dire aussi que l'atmosphère à la maison familiale n'est plus ce qu'elle était depuis que la mère, adorée de tous, est tombée malade. Sid perd quelque peu la boussole et interdit pratiquement à Steven de lui rendre visite dans sa chambre où elle se repose. Or Steven vénère sa mère et la voir dépérir le fait trop souffrir. Il choisit alors de s'installer chez ses oncles, le temps qu'elle récupère. C'est là qu'il va enfin pouvoir créer son propre monde imaginaire.

C'est cette charmante chronique familiale que raconte *Unstrung Heroes* et qui n'est pas sans faire penser à *Ma vie de chien* sans toutefois atteindre la même intensité d'émotions, ni l'invention. Diane Keaton, dont c'est le premier film de fiction, démontre pourtant qu'elle a, à défaut de génie et d'originalité, un réel ta-

lent de mise en scène. Ex-compagne et muse de Woody Allen, elle a hérité de lui ce regard intimiste et affectueux à l'égard de ses personnages qui les rend très attachants. John Turturro et Andie MacDowell campent ainsi avec beaucoup de conviction les parents follement épris l'un de l'autre mais désemparés face à la maladie. C'est surtout un beau rôle, consistant et sensible, pour MacDowell qui a souvent joué les ravissantes idiotes. Les deux frères, interprétés par Michael Richard et Maury Chaykin, sont quant à eux assez savoureux, épanouis dans leur délire paranoïaque; des innocents au cœur gros qui, à l'opposé du père de Steven, veulent croire à la nécessité d'un monde irrationnel. Si *Unstrung Heroes* a quelque accent alienien pour le milieu de la famille juive qu'il décrit, faisant aussi référence à l'univers de Bergman avec l'évocation de la maladie et de l'enfance fascinée par la magie du cinéma, il n'en reste pas moins que Diane Keaton se démarque de ces influences pour livrer une sympathique œuvre en mineure sans prétention. C'est donc sur le ton d'une comédie aigre-douce qu'elle s'attache à restituer cette histoire pleine de tendresse et de bons sentiments, teintée de nostalgie et d'humour qui prend toutefois un certain temps avant de lever.

D'autre part, on peut regretter que Diane Keaton n'ait pas pris plus de risques en poussant plus loin ses personnages pour véritablement toucher à leur âme. *Unstrung Heroes* parvient tout de même à émouvoir et à toucher mais il ne boussole pas autant qu'on aurait souhaité l'être. Il lui manque un certain mordant et une force intérieure qui lui permettraient de dépasser le stade du film généreux et sincère.



PHOTO ARCHIVES

Adultère (mode d'emploi), un film de Christine Pascal.



Armand Frappier

PHOTO FEDERAL NEWSPHOTO OF CANADA

Une vie passionnante

ARMAND FRAPPIER — PASTEUR, MON VIOLON, MA MÈRE ET MOI

Documentaire de Nicole Gravel. Images: François Beauchemin. Montage: Anne Whiteside. Son: Philippe Scultéty. Direction artistique: Vianney Gauthier. ONF, 1995. 52 minutes. Présenté ce soir dans le cadre du 6^e Festival international du film scientifique du Québec et à l'affiche au cinéma ONF du 3 au 15 octobre.

FRANCINE LAURENDEAU

La vie d'Armand Frappier est passionnante. Il naît en 1904 d'un père qui lui apprendra le violon et d'une mère adorable qui, à quarante ans, sera emportée par la tuberculose, une maladie à laquelle on n'a pas encore trouvé de remède. La mortalité infantile est élevée et, régulièrement, dans les rues de la ville, on croise de petits corbillards blancs. Pas étonnant par conséquent qu'après ses études de médecine, le jeune homme décide de se consacrer à la microbiologie. Boursier Rockefeller, il étudie d'abord aux États-Unis.

Pendant ce temps, au début du siècle, à Paris, Albert Calmette et Camille Guérin, deux disciples de Louis Pasteur, mettent au point un vaccin contre la tuberculose, le BCG. Ce vaccin est très contesté de notre côté de l'Atlantique parce qu'il utilise une bacille vivant. Et comme pour donner raison aux détracteurs de ce traitement, la préparation du vaccin à Montréal doit être interrompue parce que le médecin qui en est responsable se meurt de tuberculose.

Albert Calmette exige alors qu'on lui envoie un bactériologiste canadien qu'il formera lui-même dans son laboratoire, à l'Institut Pasteur. C'est Armand Frappier qui est choisi et qui va connaître, à Paris, un ap-

prentissage directement hérité de Louis Pasteur. «Les laboratoires, proclamait celui-ci, sont des temples de l'avenir, de la richesse, du bien-être. C'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure.» Et quand, deux fois par semaine, avec des gestes soigneusement calculés et dans un silence respectueux qui favorisait la concentration, Camille Guérin préparait le vaccin, on chuchotait: «Guérin dit sa messe.»

Je ne vous raconterai pas la suite. On sait que peu après son retour, Frappier allait fonder son institut, lieu de formation et de recherche, tout en poursuivant des travaux que l'irruption de la guerre va orienter entre autres vers un vaccin contre le tétanos, le fléau des tranchées. Scientifique et chercheur éclairé, mais aussi humaniste et homme d'action, il lutta sur bien des fronts à la fois, montant dans le Grand Nord vacciner les Américains contre la tuberculose, ou élaborant un vaccin contre la poliomyélite. Il va mourir à 87 ans, quatre jours après avoir terminé la rédaction de ses mémoires. Oui, une vie et un personnage passionnants que le journaliste Nicole Gravel a su évoquer avec pertinence dans son premier film.

Dans le silence de son bureau, un vieil homme feuillette ses archives et écrit sa vie. Dans le silence d'un laboratoire, un jeune homme en blouse blanche s'applique aux divers stades de la fabrication du BCG. Quelques musiciens, dont un violoniste et un violoncelliste, jouent du Beethoven. Trois patientes reconstitutions, trois leitmotiv autour desquels s'articule ce documentaire principalement constitué d'extraits d'archives et de témoignages de collaborateurs, d'élèves, de parents. Un premier film classique, sensible et respectueux de son sujet.

Lisa Gerrard de DEAD CAN DANCE
VEN 13. OCT. 20h30
ÉGLISE ST-JEAN BAPTISTE
309 rue RACHEL E.
BILLETTS 22,50\$ À TOUTS LES COMPTOIRS ADMISSION. RÉSERVATIONS: 790-1245 EXT. DE MONTRÉAL: 1-800-361-4595

une soirée spéciale avec Lisa Gerrard et ses musiciens

Grande fête des jeunes à la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau

La Castafiore Natalie Choquette

Venez rencontrer la Castafiore et ses amis, Tintin, le capitaine Haddock et Tournesol!

8 concerts GRATUITS pour toute la famille

La Musiquetterie, des élèves de l'École Pierre-Laporte, L'Ensemble Clavivent, L'Arsehal à musique, Les Jeunesses musicales du Canada, La Nef, Le Pipeau, Le Moulin à musique et Natalie Choquette.

de 9 h 30 à 17 h 30
Prix de présence • Animation

300, boul. de Maisonneuve Est • Métro Berr-UQAM
Informations: 987-6919

Journée internationale de la musique
Le dimanche 1^{er} octobre 1995

CONSEIL DES ARTS
COMITÉ QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE
LE DEVOIR
journal

«Magie», car il n'y a pas d'autres mots...
Journal de Montréal

Tantôt émouvante, tantôt tendre. Cynique ou drôle...
Un bel acte de... «Présence»
La Presse

Un spectacle qui laisse place à des moments de grâce
Soleil Bonjour, TMJ

Marie-Claire Séguin, n'a jamais aussi totalement maîtrisé le pouvoir de sa voix... du murmure au cri...
Le Devoir

Des chansons qui bercent, qui donnent à réfléchir.
Résultat, un des plus beaux spectacles de l'année.
Montréal Ce soir, RC

marie-claire séguin
présence

Trois-Rivières 4 octobre
Québec 20-21 octobre
Toronto 10 novembre
St-Jérôme 11 novembre
Chicoutimi 9 décembre

Paul Klopstock piano
Marie-Claude Simard violoncelle

THÉÂTRE COMPLET LA LICORNE

SUPPLÉMENTAIRES SALLE DU GESU
12-13-14 OCTOBRE À 20 HRES

Billetterie du GESU 861-4036 Réseau Admission 790-1245 ou 1-800-361-4595
SALLE DU GESU, 1200 rue de Bleury, Montréal

LES ARTS

CINÉMA

SUITE DE LA PAGE B 5

LA CÉRÉMONIE

★ ★ ★ ★

De Claude Chabrol. Une noire mécanique parfaitement huilée, sur parfum de tragédie. *La Cérémonie* que son auteur qualifie de dernier film marxiste, donne la vedette à Sandrine Bonnaire en bonne à tout faire analphabète et Isabelle Huppert en postière au lourd passé qui veut faire payer les riches. Au programme: des squelettes dans les placards, des mystères jamais révélés, une famille de nantis à la fois paternaliste et méprisante, et une logique de vengeance qui donne froid dans le dos. La mise en scène est sans faille, le jeu des acteurs remarquable et l'ensemble, un coup de maître. Au Complexe Desjardins.
Odile Tremblay

LE REGARD D'ULYSSE

★ ★ ★ ★ 1/2

De Theo Angelopoulos. Un film immense et lent comme un fleuve qui remonte le cours du mythe. Harvey Keitel y incarne un cinéaste d'origine grecque exilé aux États Unis traversant les Balkans sans frontières en quête de ses racines et des premières bobines égarées du cinéma muet. Voyage initiatique, regard en noir et blanc sur les guerres contemporaines, ce film superbe qui s'abreuve à l'*Odyssée* d'Homère se lit à plusieurs niveaux et éblouit sur tous les fronts. Au Parisien.
Odile Tremblay

CLOCKERS

★ ★ ★

De Spike Lee. Dans un quartier défavorisé de Brooklyn, un jeune *pusher* est soupçonné d'avoir assassiné un gérant de restaurant malhonnête. Mais c'est son frère, un bon père de famille, qui se livre à la police. Brillante réalisation, intelligente et rigoureuse, avec une direction d'acteurs exceptionnelle. *Clockers* séduit mais ne fascine pas. Berri, Centre-Ville.
Bernard Boulad

LE SPHINX

★ 1/2

De Louis Saia. Une comédie dramatique donnant la vedette à Marc Messier dans la peau d'un petit professeur de banlieue qui tombe amoureux d'une fille de club (Céline Bonnier — faible) et abandonne tout pour elle. Une mise en scène très relâchée, un film qui ne trouve pas son point d'équilibre entre humour et drame. Des personnages secondaires parfois intéressants (comme Serge Thériault en mafieux cruel), quelques bons gags, mais un scénario mal ramassé, un film qui manque de liant, de force et de fini. Au Parisien.
Odile Tremblay

SEVEN (SEPT)

★ ★ ★ 1/2

De David Fincher. Un meurtre horriblement sadique est suivi d'un autre, puis d'un autre... Les deux policiers qui mènent l'enquête comprennent que dans l'esprit de l'assassin, chaque victime est punie pour avoir péché. Et comme il y a sept péchés capitaux, il y aura sept meurtres si on ne trouve pas le coupable. Un scénario machiavélique, une mise en scène efficacement évocatrice, un suspense redoutable. Dommage que les concepteurs sonores éprouvent le besoin de nous en mettre plein l'ouïe. Mais avec ou sans boules Quies, si on a le goût du risque, il faut voir. Version originale: Faubourg-Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges. Version française: Berri.
Françine Laurendeau

LE BALLON BLANC

★ ★ ★ ★

De Jafar Panahi. Caméra d'or à Cannes, le premier long métrage de l'assistant de Kiarostami prouve avec éloquence que la simplicité au cinéma a de multiples vertus, comme celle de nous captiver avec une banale histoire de billet d'argent perdu par une petite fille dans une bouche d'aération. Comme quoi le cinéma est d'abord affaire de regard, de sensibilité et de raffinement. Un pur moment de grâce, dans la tradition du nouveau cinéma iranien.
Bernard Boulad

COUNTRY LIFE

★ ★ 1/2

De Michael Blakemore, ce film reprend l'intrigue d'*Oncle Vania*, d'Anton Tchekhov, l'adapte au climat australien et la transpose dans l'après-guerre, en 1919. Le drame est poignant, les thèmes de Tchekhov sont minutieusement abordés, mais l'interprétation de John Hargreaves, en Oncle Jack (alias Oncle Vania), manque singulièrement de cohésion et nuit dramatiquement au film. À l'Égyptien.
Martin Bilodeau

L'AMOUR CONJUGAL

★ ★ ★ 1/2

De Benoît Barbier, d'après Pascal Quignard. Au XVII^e siècle, un chevalier qui a tout perdu se raccroche à la vie par un ardent désir de vengeance. Il découvrira bientôt que la vengeance est aussi la raison de vivre de sa nouvelle femme. Au Parisien.
Françine Laurendeau



Elizabeth Berkley tient le premier rôle dans le dernier film de Paul Verhoeven, *Showgirls*.

PHOTO ELLEN MARK

Stress sous le strass

SHOWGIRLS
Réal.: Paul Verhoeven. Scénario: Joe Eszterhas et Ben Myron. Images: *Just Vacano*. Musique: David A. Stewart. Avec Elizabeth Berkley, Kyle MacLachlan, Gina Gershon et Glenn Plummer. États-Unis, 131 minutes.

BERNARD BOULAD

L'un, scénariste vedette, s'appelle Joe Eszterhas. L'autre, réalisateur à succès, c'est Paul Verhoeven. Leur première association pour *Basic Instinct* a rapporté 353 millions de dollars et lancé la carrière de Sharon Stone. Avec *Showgirls*, ils comptaient bien nous refaire le coup de film à scandale en nous faisant pénétrer dans les coulisses des spectacles dénudés des casinos de Las Vegas et imposer Elizabeth Berkley, leur nouvelle découverte, comme une bombe sexuelle aux multiples talents d'actrice et de danseuse. Désolé, mais elle a encore beaucoup de chemin à faire...

À défaut de créer la controverse tant espérée, *Showgirls* fait plutôt l'effet d'un pétard mouillé, d'une rare insipidité, à peine relevé de quelques scènes piquantes et racoleuses qui ne suffisent pas à lui donner ce vernis de provocation absolument indispensable pour créer l'événement. Voilà un film difforme, arrimé à un scénario plein de trous, au développement incohérent qui a la prétention, à coups de clichés et de fausse amoralité, de dénoncer le mythe de la réussite et la vacuité du rêve américain.

Si l'intention est honorable, la démonstration pêche par excès de confiance. Le duo Eszterhas-Verhoeven s'imaginait qu'en nous servant quelques numéros kétaïnes à paillettes, avec un déploiement d'effets de mauvais *musical* (décors mobiles, fumée, pétarades) agrémentés d'attouchements audacieux, ça permettrait de meubler le vide de l'intrigue en lui donnant du rythme, de la couleur et du punch. Rien n'y fait. *Showgirls* est un film ennuyeux, terriblement mal joué par des acteurs réduits à faire de la figuration dans une histoire qui expose une galerie de personnages tous plus antipathiques les uns que les autres.

D'abord, il y a Nomi Malone, la prétendante au trône de vedette du fameux show *Goddess* qui tient l'affiche du Stardust, actuellement occupé par la malicieuse Cristal Connors, protégée par Zack (pitoyable Kyle MacLachlan), le directeur des divertissements de l'hôtel-casino. Nomi, qui vient de débarquer à Vegas avec une valise pour tout bagage et un passé douteux qu'elle cache prudemment, rêve donc de décrocher un poste de danseuse dans cet établissement chic et de bon goût(?). Mais en attendant, elle dévoile son corps dans un cabaret de danseuses nues plutôt miteux où elle ne peut pas exercer son talent d'artiste.

Et c'est finalement Cristal elle-même qui va machiavéliquement prendre le risque de lui ouvrir les

portes du Stardust en espérant qu'elle s'y fera broyer par la mécanique impitoyable du show-business où les coups bas, les jalousies, la vanité, l'appât du gain et la gloire font perdre l'âme à toute jeune ambitieuse pleine de bonne volonté. La suite est assez facile à imaginer et cette fable aux prétentions satiriques, qui n'est pas sans faire penser à une version moderne du chef-d'œuvre de Joseph Mankiewicz *All about Eve*, est davantage dans la lignée du médiocre (mais plus dynamique) *Flashdance* auquel Eszterhas avait d'ailleurs contribué. Mêmes personnages et rapports superficiels, mêmes incohérences et raccourcis dans le scénario (les spectacles ne sont jamais répétés), même esthétique tape-à-l'œil. Mais tout compte fait, *Showgirls* est plus mal foutu encore. Les chorégraphies sont disgracieuses et vulgaires, les arrangements musicaux signés David A. Stewart, l'ex co-leader de Eurythmics, sont pesants. Et le côté sulfureux du film, le lesbianisme fantasme de Eszterhas est à nouveau au menu, lui donne une allure de *soft porn* où tous les gestes de l'amour sont suggérés assez explicitement. On ne voit pas rien, mais on ne vous en montrera pas plus.

Showgirls est un film ambigu et douteux qui, tout en feignant d'instruire le procès d'un système pourri qui encourage la convoitise et pousse au crime, tapine sur le boulevard des nobles intentions pour se refaire une virginité...

Quatre-vingt-quatorze minutes d'ennui

A MONTH BY THE LAKE

De John Irvin, avec Vanessa Redgrave, Edward Fox, Uma Thurman, Alida Valli, Alessandro Gassman. Scénario: Trevor Bentham, d'après la nouvelle de H. E. Bates. Images: Pasqualino de Santis. Montage: Peter Tanner. Musique: Nicola Piovani. Angleterre, 1995. 1h34. Au Loews

FRANCINE LAURENDEAU

Italie, 1937. Depuis son enfance, Miss Bentley (Vanessa Redgrave) passe chaque année un mois de vacances à la pension Fascioli, au bord du lac de Côme. Le fascisme revêt ce printemps des allures triomphalistes et la guerre n'est pas loin. Mais ça n'a pas l'air de préoccuper notre quinquagénaire, qui s'intéresse par contre beaucoup à un nouveau pensionnaire également anglais, le major Wilshaw (Edward Fox). Tous deux du même âge, ils se plaisent visiblement mais ils ne l'expriment ni en mots ni en gestes, cultivant l'art très britannique de l'*understatement*. Survient une jeune et jolie Américaine qui, en trois mots et un geste, réussit, elle, à allumer le major. Miss Bentley ne laisse pas voir le moindre dépit mais fait mine de céder aux avances de Vittorio, jeune bellâtre du coin. Là, c'est le major qui explose, d'autant plus qu'il s'est fait larguer par l'allumée, laquelle tourne maintenant ses beaux yeux vers Vittorio.

Bref, les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes. Une morale aussi plate que prévisible. Je sais qu'il n'y a pas de mauvais sujets, mais avouez que celui-ci n'a vraiment rien de très alléchant. C'est bien le Fabrice de *La Chartreuse de*

Parme qui passe sa jeunesse au bord du lac de Côme? Eh! bien, laissez-moi vous dire que les personnages mis en scène par John Irvin n'ont rien de stendhalien (sauf, soyons justes, celui de l'Américaine tenu par Uma Thurman, étonnante, rappelez-vous, dans *Pulp Fiction*). Ils sont, comme le film, totalement dénués de spontanéité, de naturel, de grâce, du charme de l'imprévu. Si bien que leur sort m'est demeuré parfaitement indifférent de la première à la dernière séquence et que j'aurais furieusement envie de passer à autre chose. A quoi bon s'étendre sur ces quatre-vingt-quatorze minutes d'ennui?

Mais je vous dois tout de même un minimum d'information. Laissez-moi d'abord vous rappeler que John Irvin n'est pas le dernier venu des réalisateurs britanniques, qu'il officie depuis trente-cinq ans en documentaire et en fiction, à la télévision et au cinéma où on lui doit, entre autres, *Champions*, *Hamburger Hill*, *Next of Kin*. Et j'ajouterai, pour mémoire, que c'est le fils de Vittorio Gassman qui joue le jeune séducteur italien tandis que c'est Alida Valli (*The Third Man*, *Senso*, *Une aussi longue absence...*) qui interprète la directrice de la pension, un rôle très mineur, mais ça fait plaisir de constater que cette grande actrice à la filmographie prestigieuse travaille toujours, elle qui a joué auprès d'Orson Welles et pour Hitchcock, Vadim, Franju, Antonioni, Visconti, Pasolini, Bertolucci, pour ne nommer que les plus célèbres de ses réalisateurs. C'est bien le seul plaisir que m'ait procuré ce film raide et compassé.



Vanessa Redgrave et Edward Fox dans *A Month by The Lake*.

PHOTO ALLIANCE



présente le

Festival International de Nouvelle danse

coprésenteur AT&T Canada

du 3 au 15 octobre 1995



	PLACE DES ARTS	M. A. C.	MONUMENT-NATIONAL	AGORA DE LA DANSE	Théâtre de la Ville				
	Salle Wilfrid-Pelletier 20h00	Théâtre Maisonneuve 20h30	Cinquième Salle 14h00	Salle Berweley Webster Rolph 19h00	Salle Ludger-Duvernay 21h00	Théâtre du Maurier 23h00	Studio 19h00	Espace Tangente 19h00	Théâtre de la Ville Longueuil 17h00
M 3	Dansgroep K. de Châtel								
M 4				Blok & Steel			Compagnie De Brune		
J 5		Rosas	Roebana/Leine/Norton	L'Esquisse (programme 2)	Tar, complet	synthé	Compagnie d'Orme		
V 6	La La La Human Steps	Rosas	Roebana/Leine/Norton	L'Esquisse (programme 2)	Tammy Forsythe	Sasha Waltz & Guests	Angelika Dei		
S 7	La La La Human Steps		Roebana/Leine/Norton	L'Esquisse (programme 2)	Tammy Forsythe	Sasha Waltz & Guests	Compagnie Dei		
D 8		L'Esquisse (programme 1)	Ensemble ICTUS		Tammy Forsythe	Sasha Waltz & Guests	Compagnie Dei		
L 9			Compagnie d'Orme	Les Ballets C. de la B.	Tammy Forsythe				
M 10		0 Vertigo Danse	Causfield/McNicolis	Les Ballets C. de la B.	Tammy Forsythe	Voortman/De Jonge	Angelika Dei		
M 11		0 Vertigo Danse		Susan Marshall & Company		Voortman/De Jonge		Mia Maure Danse	
J 12							Compagnie Dei	Mia Maure Danse	
V 13	Ballett Frankfurt	Karas		Le Carré des Lombes		Cas Public		Mia Maure Danse	
S 14	14h Ballett Frankfurt	20h Ballett Frankfurt	Karas			Cas Public	Angelika Dei	Mia Maure Danse	

INFO-DANSE: (514) 521-1212
BILLETTERIE CENTRALE:
Agora de la danse, 840, rue Cherrier
Billets en vente également au réseau Admission, ainsi qu'aux guichets de la Place des Arts (514) 842-2112, du Monument-National (514) 871-2224 et du Théâtre de la Ville à Longueuil (514) 670-1616 pour les spectacles présentés dans ces salles.
Forfaits en vente à l'Agora de la danse.

ADMISSION BILLETTS (514) 790-1245
ou 1 800 361-4595

À surveiller: programme de films et vidéos, rencontres avec les chorégraphes, conférence, expositions, et la série DANSE-MIDI, présentée gratuitement au Complexe Desjardins du 2 au 10 octobre.



La tentation critique

À travers un langage dru, Yvan Bienvenue aborde le thème de la résurgence des mouvements d'extrême droite en Amérique

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Un jeune entre sur scène en courant. Il tient à bras-le-corps la pierre tombale juive qu'il vient d'arracher à un groupe de skinheads, après une lutte acharnée. Et sa litanie commence: «Ostie d'ciboire de tabarnak! / Calice d'ostie d'ciboire de tabarnak! / Qu'est-ce j'viens d'faire là? / Pourquoi j'ai faite ça? / Chu ben ninif crisse / Chu ben étron / Calice!»

Une langue crue, une situation sociopolitique. Le ton est donné. On est bien chez Yvan Bienvenue, l'auteur de *Règlement de comptes*, qui lance la quarantième saison du Quat'Sous, à Montréal, la semaine prochaine. Le comédien surdoué Marc Bélard signera d'ailleurs avec cette pièce sa première mise en scène. Le rôle principal sera défendu par Stéphane Jacques.

Yvan Bienvenue est un auteur un peu à l'image de ses personnages qu'on a déjà croisés dans *Histoires à mourir d'amour*, un spectacle présenté l'an dernier à la salle Fred-Barry, dans l'est de la ville. Le jeune

homme dans la trentaine, issu d'un milieu ouvrier de Saint-Hyacinthe, est sapé comme un prolo du Centre-Sud et arbore une longue tresse de cheveux sur un crâne par ailleurs rasé de près. «Je suis un intellectuel parmi les pauvres, avoue-t-il. Je serais mal à l'aise avec un personnage de docteur ou de grand bourgeois, parce que c'est une réalité que je ne connais pas.»

Vu ses origines, Yvan Bienvenue est arrivé à l'écriture dramatique un peu par hasard. Il parle en fait de ce choix comme d'un «accident de parcours». «C'est la poésie qui m'attirait en premier, et au théâtre, je voulais jouer, mais j'ai été obligé de me restreindre à cause de ma voix», dit-il de son timbre sourd et éraillé par des polypes et la cigarette. Il s'est finalement inscrit au programme d'écriture à l'École nationale de théâtre, et ne le regrette toujours pas. «J'aime tout au théâtre, dit-il. J'aime le travail d'équipe, la machine, le contact avec le public, l'esprit de fête.»

Et puis le jeu, qu'il pratique tout de même à l'occasion. Il s'est d'ailleurs réservé un petit rôle dans

la création de *Règlement de comptes* qu'il est donc obligé de suivre à la trace. D'autant plus qu'il cumule pour un temps la fonction de directeur artistique de la compagnie Urbi et Orbi, qui coproduit *Règlement de comptes* avec le Quat'Sous. «Mais je laisse Marc [Bélard] complètement libre de ses choix. Souvent, il ne prend pas les mêmes voies que moi pour arriver à faire dire le texte, mais c'est un très bon lecteur. Finalement, il n'y a pas de conflit sur le fond.»

Les mille et un visages de la haine

Ce fond est éminemment social et politique. «Pour moi, toute forme d'écriture est engagée. La mienne touche au politique, dans le sens philosophique et anthropologique. Ce que j'écris est ancré dans la vie, pas nécessairement engagé politiquement, mais nécessairement engagé dans l'écriture.»

Cette fois, avec *Règlement de comptes*, Bienvenue aborde donc le thème de la résurgence des mouvements d'extrême droite en Amérique, de tout ce qui grouille dans la mouvance obscure des idéologies ultraconservatrices et fascisantes, du Ku Klux Klan du sud des États-Unis aux petits skinheads néonazis qui s'activent jusqu'ici. Cette pièce traite des mille et un visages de la haine qui ne meurent jamais.

«L'avancement de la droite me fait peur, dit-il. Quand j'ai commencé à travailler sur ce texte, au début de la décennie, on en parlait encore plus dans les journaux. Des tombes juives avaient été profanées à Qué-



Yvan Bienvenue

PHOTO JACQUES GRENIER

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Marie Tifo

Pierre CURZI
Anne DORVAL
France CASTEL
Roger LARUE
Jean PETITCLERC
Pierre RIVARD
Marcel GIRARD
Pierre BENOÎT
Charles IMBEAU
Gary BOUDREAU
Érik DUHAMEL
Valérie LEMAIRE

CONCEPTEURS:
Raymond Maris BOUCHER
François BARBEAU
Michel BEAULIEU
Paul DESSAU
Catherine GADOUS

MISE EN SCÈNE:
André BRASSARD

MÈRE COURAGE

Bertolt Brecht

DU 26 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE

BANQUE NATIONALE

RÉSERVATIONS : 844-1793

du 3 au 22 octobre

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

présente

MOI, FEUERBACH

de TANKRED Dorst
traduction Bernard Lortholary

avec GABRIEL Arcand
Nathalie Prémont et Stéphane Zarov

Mise en scène TEO Spychalski
Concepteurs: Volodymyr Kovalchuk
et Gilles-François Therrien

BANQUE LAURENTIENNE

Du nouveau! Carte-Abonnement disponible.

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

Mar. au sam. 20h, dim. 16h.
1371, rue Ontario est
Réservations 526-6582
Admission 790-1245

TEO SPYCHALSKI - DIRECTEUR ARTISTIQUE

«Rarement le théâtre a été aussi près de la réalité, rarement aussi près de la vérité. Gabriel Arcand nous livre une grande performance sur scène.»
J. Beaunoyer, La Presse

«J'ai eu l'impression d'assister véritablement à une transfiguration de l'artiste. Avis, à ceux qui sont intéressés par un grand moment de théâtre.» Myra Cree, R.-C.

«Arcand parfait dans ce rôle. La scène finale est troublante... un moment de théâtre très réussi.»
M. Coulombe, La rue vers l'art, R.-C.

«It's arrowing evening of theatre about theatre, and Arcand has himself a grand old time. He gives one of the most generous performances I've ever seen...» G. Charlebois, Mirror

«Magistral !»
F. Grimaldi, C.B.F. Bonjour, R.-C.

bec, à Saint-Jean-sur-Richelieu. De sorte que je n'ai pas vraiment choisi de parler de ça: le thème, ou plutôt l'anecdote de départ, se sont imposés d'eux-mêmes. J'ai eu le flash du départ et j'ai foncé.»

Cela étant, Yvan Bienvenue n'a pas la prétention de pousser trop loin sa volonté pédagogique. «Je dénonce un affaissement vers la droite qui me semble dangereux, mais je ne veux pas ériger mes opinions en système.» Il ne veut pas non plus qu'on le perçoive comme un autre porte-parole de sa génération déboussolée, peuplée de pauvres bougres à la dérive, embourbés dans le désespoir, la solitude, le refus de quoi que ce soit d'important. Et ce, même si presque tous les critiques ont souligné sa vision noire, cynique et cauchemardesque du monde. Yvan Bienvenue ne veut pas devenir une autre mauvaise conscience de son temps. «Je ne me reconnais pas dans la génération X. Je réplique souvent que je suis dans la génération Y. Je crois même qu'un des drames actuels, c'est que les jeunes refusent de devenir adultes et rejettent les valeurs fondamentales nécessaires pour vivre en commun. Dans ce sens, oui, notre société est noire, très noire. Mais je refuse l'autodestruction.»

Dans un de ses monologues, Stéphane, le personnage principal de *Règlement de comptes*, avoue d'ailleurs ne pas pouvoir «se détacher de la peine du monde». Yvan Bienvenue reprend la formule. «Il n'y a plus d'empathie, plus de sympathie, c'est ça notre drame. Moi, je crois qu'il y a encore des causes, des valeurs, qui valent la peine d'être défendues, sans dérision, sérieusement. On ne

peut pas tout regarder avec cynisme et détachement. On doit faire des choix. Je ne refuse pas la dérision, mais pour le moment, dans mon travail, je choisis la gravité.»

Règlement de comptes, c'est en fait plusieurs histoires graves en une, plusieurs contes en un: des histoires parallèles (celle d'un travesti par exemple), et deux trames dramatiques — l'histoire de Bessie, la fille aimée de Stéphane, le héros principal, et celle de la lutte contre les «skins». «Je paraphraserai Jésus qui répétait "à chaque jour suffit sa peine", en répétant "à chaque texte suffit sa forme". Ici, j'ai continué ma recherche autour du narratif et du poétique. Je raconte une histoire, et même des histoires, sur un mode actif, mais je tente de la faire dans une langue qui colle à la peau des personnages, qui leur convient comme une seconde nature.»

Les jeunes refusent de devenir adultes et rejettent les valeurs fondamentales nécessaires pour vivre en commun

C'est un peu ce que disait le linguiste Wilhelm von Humboldt: «Chaque langue est un reflet et une projection de la vision du monde du peuple qui la parle.» Et la langue d'Yvan Bienvenue est donc résolument jouale, mais comme ennoblie par un indéfinissable don poétique. Tout le texte est présenté comme des vers d'un long poème lyrique, où sont d'ailleurs cités quelques noms de poètes, Lapointe ou Nerval par exemple. «On l'a fait collectivement le combat du joul, mais le mien n'est pas encore fini. Je viens de la poésie et j'ai besoin de nommer les choses, les émotions, les idées, pour les faire vivre. J'aime jouer avec les mots, même les plus durs, mêmes les plus crus. Notre monde est noir, difficile, souvent désespérant, et notre langue "magannée" en témoigne bien.»

LE THÉÂTRE UBU présente

MAÎTRES ANCIENS

Comédie

DE THOMAS BERNHARD
adaptation et mise en scène de Denis Marleau

EN COPRODUCTION AVEC LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS

Avec Gabriel Gascon, Pierre Collin, Pierre Lebeau, Henri Chassé, Alexis Martin, Marie Michaud et les concepteurs: Claude Goyette, Lyse Bédard, Denis Gougeon, Guy Simard, Angelo Barsetti.

C'est absolument magnifique sur le plan visuel et théâtral. Le roman est un chef-d'œuvre. Son adaptation à la scène par Marleau est sidérante. (...) un grand spectacle, avec des moments stupéfiants, des envolées inoubliables, des proférations formidables.
LE DEVOIR, R. LÉVESQUE, MAI 95

Denis Marleau et son Théâtre UBU, n'en finit plus de surprendre. (...) un coup de maître. (...) un spectacle fort, drôle, à l'acidité revigorante.
LE MONDE, O. SCHMITT, JUIN 95

...les acteurs donnent à entendre avec une grande justesse la respiration harassante, exaltée, obsessionnelle et destructrice de Thomas Bernhard.
LIBÉRATION, J.P. THIBAUDAT, JUIN 95

Éblouissant spectacle... La profondeur, la dérision, l'éclatement de l'écriture de T. Bernhard conviennent on ne peut mieux à la vision théâtrale de Denis Marleau et de son Théâtre UBU.
LA PRESSE, J. BEAUNOYER, MAI 95

Through rigorous rehearsal and discriminating nuances of humour and pathos, Denis Marleau makes what I think of as "beautiful theatrical objects".
THE GLOBE AND MAIL, R. CONLOGUE, MAI 95

Denis Marleau a réalisé, à partir d'un texte difficile à se mettre en bouche, un morceau intensément musical et provocant, un «show» de la parole comme on n'en voit pas souvent.
LE SOLEIL, J. ST-HILAIRE, MAI 95

Theatre UBU's Les Maîtres anciens simultaneously reveals the scenographic superiority of Quebec theatre while showcasing some of its finest acting talent.
THE GAZETTE, P. DONNELLY, MAI 95

À L'USINE C

1345, ave Lalonde (sud d'Ontario, entre Paré et Visitation)

DU 3 AU 21 OCTOBRE 1995 - 20 h 00

Prix de groupe (10 personnes et plus)

BILLETS ADMISSION : 790-1245 GUICHET : 521-4493

Le Théâtre UBU est subventionné par LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC et LE CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL.

NCT

L'AVARE DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE: LUC DURAND

Du 3 au 21 octobre

Jeudis, vendredis et samedis, 20h

avec: Jacques Allard, Annick Bergeron, Micheline Bernard, Stéphanie Brulotte, Suzanne Clément, Luc Durand, Edgar Fruitier, Sylvia Gariépy, Jean-Bernard Hébert, Jean-Marie Moncelet, Christophe Rapin et Gabriel Sabourin.

décor Guillaume Lord costumes Véronique Borboen
éclairage Guy Simard conception musicale Daniel Thonon

Un spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert.

BILLETS
514 790-1245
1 800 361-4595

accès
22% de réduction les samedis

RÉSERVATIONS NCT: 253-8974

LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE
SALLE DENISE-PELLETIER 4353, SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

Un des grands succès de l'été!

CENTRE DE RECHERCHE DE L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE
Pour l'amour des enfants

URGENT BESOIN D'ENFANTS EN SANTÉ POUR LA RECHERCHE SUR LE CANCER

Vous pouvez contribuer à l'avancement de la recherche pour l'amélioration des traitements anticancéreux et pour la qualité de vie des enfants leucémiques en permettant à votre enfant de faire partie d'un groupe contrôle. Si vous voulez participer, vous pouvez contacter Mme Phetsamone Vanassing au Centre de recherche de l'Hôpital Ste-Justine en composant le 345-4931 poste 5705 ou 5520, entre 8h30 et 16h30, du lundi au vendredi et laisser un message.

LES ARTS

THÉÂTRE

La revanche du misanthrope

Un Pierre Collin stupéfiant dans *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard à l'Usine C

GILBERT DAVID

«Je suis encore un amateur», dit simplement Pierre Collin, avec un rien de provocation. Le comédien de 57 ans a pourtant commencé à rouler sa bosse il y a plus de 25 ans, alors que, petit employé de bureau, il avait voulu suivre sa «blonde» chez madame Audet pour ne pas se faire damer le pion par un «petit gars» qui lui causait théâtre avec passion. Le «petit gars» en question, c'était André Brassard qui préparait son tout premier spectacle à partir des poèmes de Villon...

«Je viens d'une famille pauvre, poursuit le comédien, et il n'y avait pas vraiment de préoccupations artistiques à la maison mais, en remontant à la génération antérieure à mon père, je trouvais l'exemple d'un grand-mère pianiste de concert et d'un oncle, Edgar Gélinas, devenu un chanteur d'opéra réputé.» De cours privé en cours privé, de Jacques Zouvi à Charlotte Boisjoli, Pierre Collin s'est mis à l'école de l'interprétation. Puis, à partir de 1964, il s'est engagé dans l'aventure des Apprentis Sorciers qui venaient de connaître une scission douloureuse avec le départ d'un grand nombre d'acteurs, partis fonder Les Saltimbanques.

Ainsi a-t-il joué Brecht, Gorki, Frisch, Dürrenmatt, Albee, dans le petit théâtre de poche de la Boulangerie. Ces amateurs-là préparaient l'avenir, sous le signe de l'invention et de l'audace. En 1968, il fonde avec d'autres le Centre du théâtre d'aujourd'hui, rue Papineau, dans un ancien garage, et il se met à la mise en scène en montant Arrabal, Philippe Adrien et des auteurs québécois débutants. Parallèlement, il se fait engager au Théâtre du Nouveau Monde, là même où il avait connu son premier choc théâtral cinq ans plus tôt en y voyant *Chacun sa vérité* de Pirandello. Parmi plusieurs petits rôles, on peut détacher son monsieur Jean dans le *Rhinocéros* d'Ionesco monté par Albert Millaire en 1968 et, trois ans plus tard, Alceste dans *Le Misanthrope* que met en scène Jean-Pierre Ronfard.

Cette dernière production est loin de faire l'unanimité. Le sacré Ronfard s'est permis de prendre des libertés avec la tradition et l'Alceste de Collin, qui malmène l'alexandrin, apparaît très sombre et très violent face à une société mondaine que le décorateur Prévost assimile à des bêtes, masques à l'appui. Le comédien sort meurtri de l'expérience et, comme son personnage atrabilaire, il prend le chemin de l'exil... outaouais: «Au dessein que je fais de fuir tous les humains / Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre...», cite-t-il de mémoire, comme pour exorciser à rebours un tournant de carrière sensible.

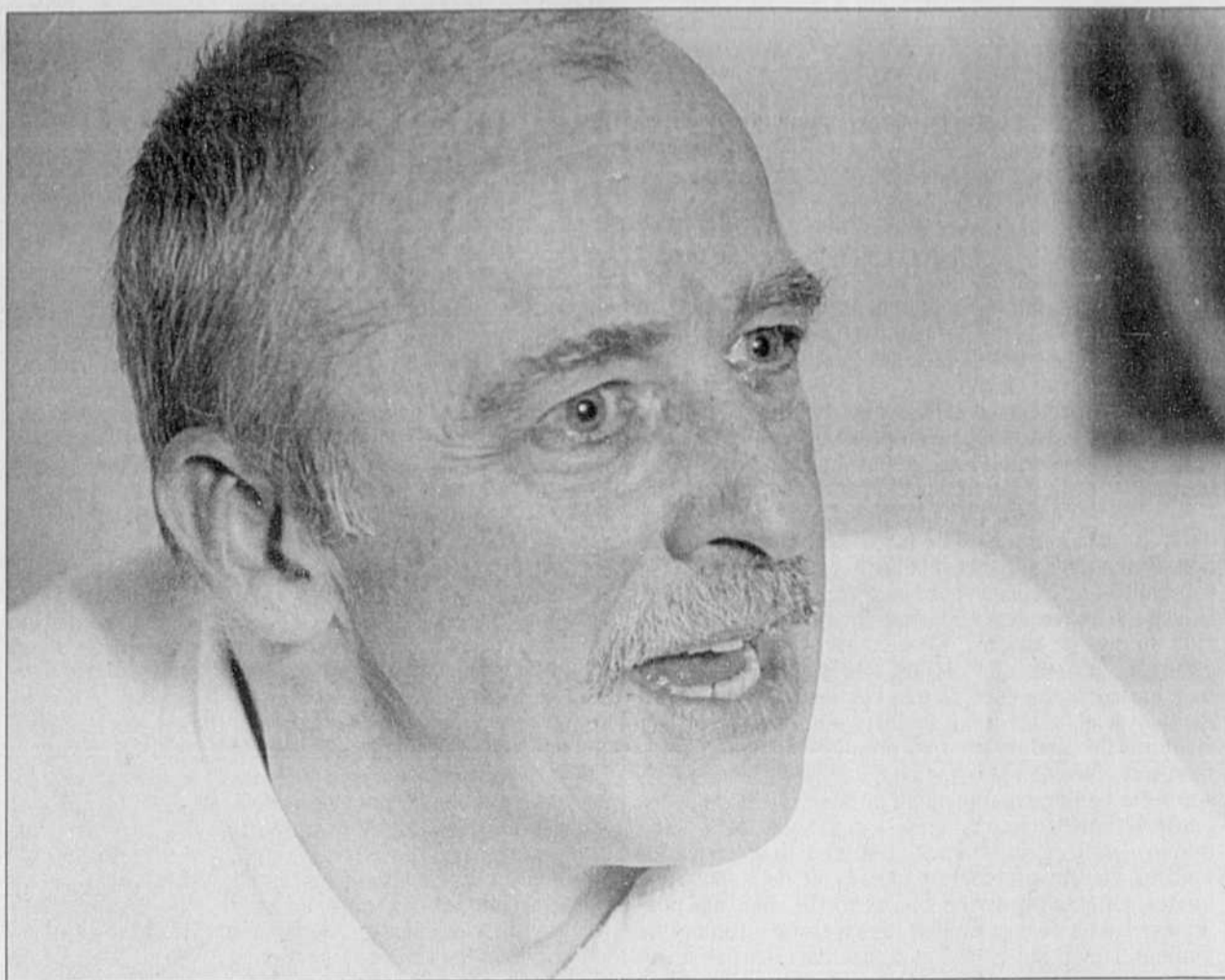
La race des acteurs entiers

Mais Ottawa n'est plus tout à fait un désert, car le théâtre y est en pleine renaissance, grâce au Centre national des arts qui, depuis 1969, dispose de budgets de production permettant de soutenir une troupe de comédiens francophones, appelés à jouer régulièrement tant les grands textes du répertoire que des pièces nouvelles. De 1972 à 1985, donc, Pierre Collin joue, écrit et met en scène. Mais il a la rage au cœur et il se débat, avoue-t-il sans ambages, avec un grave problème d'alcoolisme. Il a pu frôler la banqueroute totale, et c'est Guy L'Ecuyer qui, du fond de son propre gouffre, lui a soufflé le désir de s'en sortir, en se servant d'une maxime que le comédien répète aujourd'hui avec reconnaissance: «Argent perdu: rien de perdu. Réputation perdue: beaucoup de perdu. Courage perdu: tout est perdu.»

Depuis dix ans qu'il ne prend plus une goutte, Pierre Collin a souvent trouvé sur son chemin des rôles, petits et grands, comme faits sur mesure. Il fait partie de la race des acteurs entiers, qui jouent d'instinct, avec l'âme brûlée par les feux d'un destin malcommode. Je ne l'ai jamais vu à la chaîne en recevoir quelque signe de cette humanité blessée qui n'en continue pas moins de relever la tête, de dire et de redire que la chiègne de vie impose un corps à celui de soi-même.

Cependant, un acteur, fût-il très doué, a besoin d'être dirigé pour s'accomplir. C'est là une loi implacable du métier. Pierre Collin n'y échappe pas et, s'il est bien en peine de caractériser lui-même sa prestation en Reger dans *Maîtres anciens* qui reprend l'affiche le 3 octobre à l'Usine C — «Je n'ai pas vu le spectacle», laisse-t-il tomber comme une évidence —, il savoure néanmoins son retour à un personnage de misanthrope: «J'ai la jouissance d'interpréter un autre Alceste, en lui donnant cette fois l'humour qui m'avait manqué il y a 25 ans pour passer le même message.»

Ce Reger, l'alter ego imaginé par Thomas Bernhard, est devenu — véritable coup de génie — un personnage dédoublé au théâtre, à la suite



Pierre Collin

PHOTO JACQUES NADEAU

de l'adaptation du roman sous-titré «comédie» par Denis Marleau qui a également mis en scène avec une rigueur impeccable ce brûlot dévastateur, dans une production du Théâtre Ubu. Rien n'échappe en effet à la détestation de Reger, un vieillard hypercultivé qui vient tous les deux jours depuis 36 ans s'asseoir devant le tableau *Homme à la barbe blanche*, de Tintoret, dans la salle Bordone du Musée d'art ancien de Vienne.

Fianqué de son double, joué avec aplomb et subtilité par Gabriel Gascon, le Reger de Pierre Collin est un personnage stupéfiant de critique rageuse et de déclarations à l'emporte-pièce sur l'imposture des artistes,

des philosophes, des professeurs et *tutti quanti*, de même que sur les Autrichiens qui incarnent à ses yeux toute la bêtise du monde. La pièce est aux antipodes du style «Beaux Esprits», cette façon qu'a eue il n'y a pas si longtemps la télévision d'État de fabriquer du prêt-à-penser, en voulant s'acquitter de sa mission éducative et culturelle.

«Que ce soit en qualifiant le pape de «désespérément grotesque» ou Bach de «gros puant à l'orgue de Saint-Thomas», avance Collin, les attaques de Reger le gardent littéralement en vie. Il s'était bâti un univers qu'il démolit maintenant systématiquement sous nos yeux, parce que, depuis la mort de sa femme, l'art se

montre incapable de compenser pour sa peine. Il reste inconsolable et il constate sans ménagement que l'art ne lui sert à rien. Il désacralise et il déboulonne plein de monuments culturels, et c'est parfaitement jubilatoire. Il déteste tous ces artistes d'État, qui se sont tous montrés corruptibles, et tous les êtres humains lui répugnent, mais le fait est qu'en même temps ils sont son unique raison de vivre.»

Combat exacerbé entre le moi et le monde, cette œuvre de Thomas Bernhard, considérée comme son chef-d'œuvre, mérite amplement le détour: distribution forte dont un Collin au meilleur de sa forme, puissante scénographie de Claude

Goyette et orchestration diabolique de Denis Marleau qui confirme, s'il en était besoin, que sa démarche exigeante ouvre l'acte théâtral à des dimensions insoupçonnées dans nos parages. Créée lors du dernier Festival de théâtre des Amériques et déjà promise à une importante tournée à l'étranger dont le sommet sera le «in» du 50^e Festival d'Avignon, cette production des *Maîtres anciens* est à voir absolument, toutes affaires cessantes.

SUR SCÈNE

MAÎTRES ANCIENS

Le spectacle de théâtre à voir absolument. A compter de mardi 3 octobre, Denis Marleau propose à nouveau son adaptation théâtrale du roman de Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*, un spectacle qui a ébloui les festivaliers du Festival des Amériques en juin dernier. Une distribution remarquable (où brille le comédien Pierre Collin), une rigueur prodigieuse, pour servir un texte époustouflant sur l'art, l'Autriche et la vie. À l'Usine C.

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

La version théâtrale (en deux heures) de la fresque télévisuelle du célèbre maître suédois Ingmar Bergman. Dans une mise en scène qui souffre d'un manque de rigueur, et dans une production sans inspiration, la comédienne Louise Marleau arrive à briller tout de même, le rôle lui va comme un gant, et son camarade Paul Savoie joue de complicité avec elle dans ce dur duo de divorcés qui s'aiment. Au TPQ, salle du Gesu.

LE VOYAGE DU COURONNEMENT

La nouvelle pièce de Michel Marc Bouchard (l'auteur des *Feluettes* et des *Muses orphelines*) n'arrive pas à la hauteur de ses ambitions (une fresque sur le sacrifice des enfants?) pour cause de confusion mélodramatique et de superficialité. Mais on y trouve une distribution solide, où Monique Leyrac réussit un très applaudi retour à la scène. Au Théâtre du Nouveau Monde, salle Pierre-Mercure.

ALBERTINE EN CINQ TEMPS

Une reprise importante, la première de cette forte pièce de Michel Tremblay créée à Ottawa il y a plus de dix ans. Martine Beaulne y dirige une distribution exceptionnelle, Monique Mercure, Sylvie Drapeau, Elise Guilbeault, Sophie Clément, Guylaine Tremblay. Dès mardi prochain à l'Espace Go.

SUZANNE

Ou les désarrois amoureux... Second volet d'une trilogie de Pierre-Yves Lemieux qui se prend pour un petit Tchekhov mais dont tout l'art (un bien grand mot...) est grevé par les clichés de la culture télévisuelle. Misérable entreprise, qui coule dans une mise en scène exceptionnellement bête. Chez Duceppe. Robert Lévesque

Alma • Chicoutimi • Dorval • Gatineau • Hill • Ile-Bizard • Lasalle • Lemoxville • Longueuil • Montréal • Québec • Rimouski • Roberval • Rouyn-Noranda • Saint-Hyacinthe • Saint-Jérôme • Silery • Trois-Rivières • Val d'Or • Valleyfield • Varennes

À Québec plus d'une vingtaine de concerts partout en ville

À Montréal
Musique dans le métro
Pique-nique musical sur la Montagne
Grande fête des jeunes au Centre Pierre-Péladeau

À Valleyfield
Festival des violons d'Amérique

Journée internationale de la musique

1er octobre 1995

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

Concerts, expositions, animations musicales, répétitions publiques, brunchs et pique-niques musicaux pour les petits et les grands.

INFO-ARTS Bell 514 790-ARMS

CONSEIL DES ARTS

Gouvernement du Québec Ministère de la Culture et des Communications

STCUM

Ville de Montréal

Salle Pierre-Mercure Centre Pierre-Péladeau

EATON RADIUS

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

MUSIQUE DU MONDE

Musique royale et militaire

Lundi
2 octobre 1995
20h00

Haendel
Musique pour les feux d'artifice royaux

Mozart
Concerto N° 23 en la majeur (K. 488)

Haydn
Symphonie N° 100 en sol majeur, « Militaire »

Chef d'orchestre:
Gilles Auger

Soliste:
André Laplante, piano

Une invitation de QUEBECOR INC.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Orchestre Métropolitain

Billets en vente à la PdA / 514 842-2112 et Réseau Admission / 514 790-1245
Redevance et frais de service

801, rue Sherbrooke est bureau 509 Montréal H2L 1K6
514 598-0870

La 11^e saison de l'Orchestre symphonique de Laval avec...

Jean-François Rivest

Redécouvrez:
Mozart
Bach
Brahms
Schumann
Schubert
Mozart
Ravel

le vendredi 6 octobre 1995
le mercredi 6 décembre 1995
le vendredi 19 janvier 1996
le mercredi 14 février 1996
le mercredi 13 mars 1996
le vendredi 29 mars 1996
le mercredi 22 mai 1996

Forfait de 4 concerts à partir de 66\$ et 85\$.
Renseignements et réservations: (514) 662-7222

SOBECO ERNST & YOUNG

Banque de Montréal

CADEV

Bell

Esso L'impériale

Hydro Québec

ARCHAMBAULT

LES ARTS

MUSIQUE CONTEMPORAINE

Place aux ateliers de lecture à vue

Avec Véronique Lacroix à sa tête, l'Ensemble contemporain de Montréal a de plus en plus le vent dans les voiles

MARIO CLOUTIER
LE DEVOIR

Rien qu'à voir, on ne voit rien. Une jeune femme sourit à la caméra et on lui prédit le plus bel avenir, on lui donnerait le monde. Mais on ne voit pas que Véronique Lacroix n'a rien d'une ingénue. La jeune femme en question, fondatrice de l'Ensemble contemporain de Montréal, travaille régulièrement pour la musique 14 heures par jour depuis la fin de ses études.

Voici une leader née, quelqu'un qui ira effectivement loin, se dit-on. Quelqu'un qui a des idées et les met en pratique avec détermination. «J'ai fait le choix d'exercer ce métier de chef d'orchestre sans être despote, confie-t-elle, mais parfois il faut trancher. J'aime la collaboration et la consultation, cela m'aide à prendre les bonnes décisions, à trouver des solutions.»

Derrière les succès de l'ECM et de sa directrice artistique et chef d'orchestre se cachent donc beaucoup d'heures, de compromis et de sacrifices. La passion c'est beau, mais c'est éreintant. Malgré tout, l'ECM poursuit inlassablement un de ses premiers mandats, rendre accessible la musique contemporaine.

«Durant mes études, lance Véronique Lacroix, je me suis aperçu qu'un fossé s'est creusé au cours du vingtième siècle entre la musique contemporaine et le public. Notre intention est de jeter des ponts entre les deux tout en étant à la disposition de jeunes compositeurs québécois.»

Une voix pour les nouveaux compositeurs

L'objectif n'est pas d'entrer en conflit avec les autres sociétés de musique contemporaine, tels que le NEM ou la SMCQ, mais de donner une voix aux nouveaux compositeurs. Cette noble entreprise prend la forme de concerts thématiques, mais surtout d'ateliers-concert depuis maintenant trois ans.

La septième saison artistique de l'Ensemble commence donc aujourd'hui même, à la salle Clara-Lichtenstein de l'université McGill, avec



Véronique Lacroix

PHOTO JACQUES GRENIER

la première séance de cet atelier unique en son genre, où le public peut assister au long processus de création d'une œuvre contemporaine, processus qui se poursuivra le 11 novembre prochain et qui culminera au mois d'avril lors du concert final.

«Le public de tous les âges peut

apprécier l'acte créatif, explique Véronique Lacroix, même les enfants. C'est un laboratoire interactif où les gens peuvent poser des questions, interagir. C'est un «work in progress» fascinant où tout est expliqué et accessible.»

La dynamique chef d'orchestre di-



L'Ensemble contemporain de Montréal

rige et anime elle-même ces répétitions qui n'en sont pas vraiment, puisque les musiciens ont les partitions à la dernière minute. En fait, ils reçoivent les plans de travail de quatre compositeurs qui ont été sélectionnés à la suite d'un concours où, bon an, mal an, une quinzaine d'artistes participent. Certains arrivent à l'exercice avec des variations sur un même thème, d'autres proposent carrément de l'improvisation, des esquisses de gestuelles, etc.

Cette année, les quatre élus sont: Bernard Falaise, Sean Ferguson, Michel Frigon et Ana Sokolovic. Ils et elle auront la chance de remodeler leur partition en fonction du résultat de leur expérimentation et des suggestions qui leur seront faites par tous les gens présents.

«Cette démarche permet aux musiciens et aux compositeurs d'explorer des zones inconnues. Le but n'est pas de faire une performance mais, à l'aide d'une lecture à vue, de permettre au compositeur d'avoir une image plus précise de ce qu'il veut faire. Je m'aperçois qu'ils aiment avoir en général une piste de départ qui est celle de la nature et de la grosseur de l'orchestre. A partir

de là, tout est possible.»

Images et sons

L'image précise et le mot juste. Déterminée, Véronique Lacroix sait où elle va avec l'ECM et dans sa carrière en général. La musique est au centre de sa vie, toute la musique. «Je suis très portée vers le répertoire, mais je voulais aussi participer à la vie musicale d'aujourd'hui en ayant le pied dans le siècle, pour ne pas dire dans l'année dans laquelle on se trouve.»

Cette année seulement, ces champions de la création que sont les musiciens de l'Ensemble contemporain auront participé à la naissance de sept nouvelles œuvres de compositeurs québécois, pour un total de 30 en sept ans.

Et ce travail fort louable ne se fait pas au détriment de l'accessibilité. La dernière tournée de l'orchestre au Québec, *L'Amour sorcier*, a attiré 800 personnes à Montréal, 600 à Québec, 250 à Rivière-du-Loup et 200 à Lennoxville. Des chiffres sans équivoque qui prouvent que l'ECM atteint ses objectifs d'accessibilité. En mars prochain, l'ensemble participera également à la tournée *Jouer*

dans l'île de la CUM avec le pianiste Marc-André Hamelin.

Mais tout cela demeure un peu, beaucoup l'histoire de Véronique Lacroix. L'Ensemble est son bébé, elle a vu à sa naissance et à son passage dans les rangs des ensembles professionnels en 1990, après sa formation au Conservatoire deux ans auparavant. Tout ce qu'elle touche de sa baguette magique semble se transformer en or.

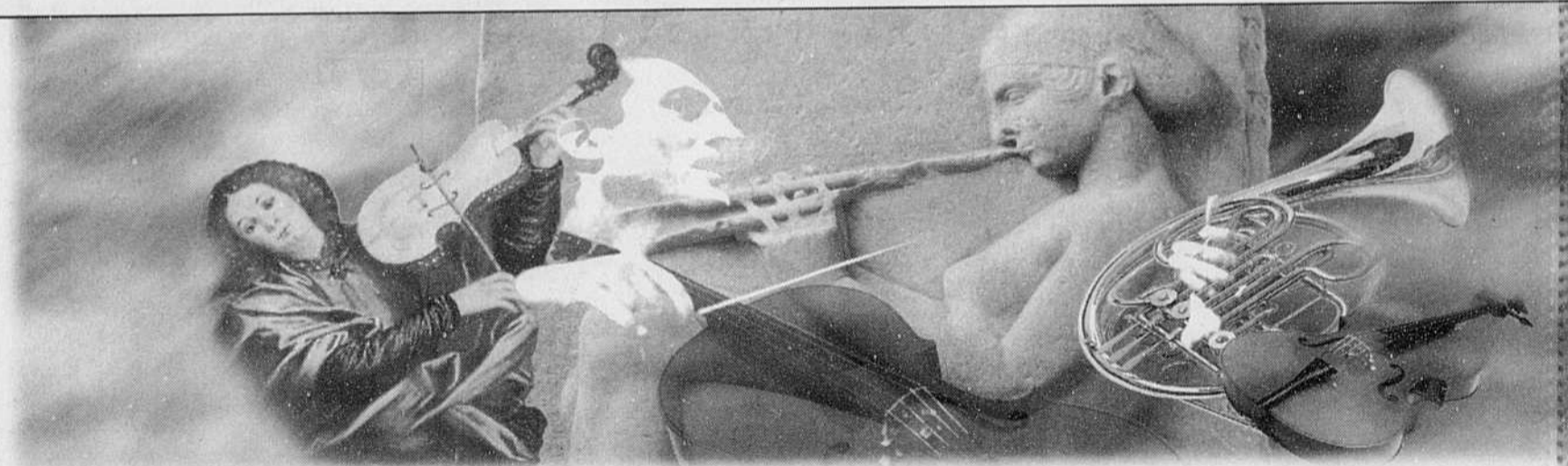
En plus de la formation montréalaise, elle dirige aussi le Symphonique de Scarborough, en banlieue de Toronto, et celui des jeunes du West Island. Cette musicienne qui est flûtiste et chef d'orchestre de formation, a également travaillé en tournée avec les Grands Ballets Canadiens et le défunt Opéra comique du Québec.

A 32 ans, en fait, elle a déjà une feuille de route fort bien remplie, voire enviable. «C'est difficile d'éviter le surmenage. Un jour, je rêve d'avoir un seul job au lieu de quatre. Je n'ai plus le choix, je dois refuser beaucoup de choses pour y aller à fond et mener à terme ce que je décide d'entreprendre.»

Occupée, pensez-vous? Voyez plutôt. En plus des trois orchestres qu'elle dirige, elle vient d'être nommée titulaire de la classe de musique contemporaine du Conservatoire. La qualité de son travail a également été reconnue par le Conseil des arts de l'Ontario qui lui a remis le prix Heinz Unger pour son engagement dans la vie musicale canadienne. Elle a également été sélectionnée par la SO-CAN (Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique) pour lire une œuvre lors d'un prochain colloque sur la musique symphonique canadienne.

La jeune femme originaire du Saguenay est devenue une vedette *from coast to coast*, mais elle ne veut surtout pas brûler les étapes. «Plus un chef est âgé, meilleur il est. Le but ultime c'est de ne plus avoir à bouger, se faire comprendre avec presque rien, pas de diriger moins, mais plus efficacement», dit-elle, enthousiaste... et gestes à l'appui.

Rien qu'à voir, on voit bien!



JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA

MUSIQUE

LE 1^{ER} OCTOBRE AU FM DE RADIO-CANADA

DIMANCHE, DE L'AUBE
JUSQU'À LA NUIT,
ON CÉLÈBRE CETTE
GRANDE FÊTE
DE LA MUSIQUE
À LA CHAÎNE
CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA.

6 H 04 LA GRANDE FUGUE
avec Gilles Dupuis

Les chefs-d'œuvre de l'histoire de la musique ponctués de réflexions d'artistes et de penseurs sur la musique.

10 H CARTE BLANCHE
avec Georges Nicholson

Une fête de la musique comme à tous les dimanches.

12 H 10 LA GRANDE SCÈNE
DU DIMANCHE
avec Michel Vaïs

En direct, Michel Vaïs s'entretient avec des critiques de quatre pièces de théâtre à l'affiche, dont «Le Voyage du couronnement» et «Scènes de la vie conjugale».

13 H LES PORTES DU MATIN

ÉDITION SPÉCIALE

avec Carole Trahan

Quelle œuvre musicale est essentielle à l'humanité? Découvrez le choix des auditeurs et celui de grandes personnalités d'ici et d'ailleurs.

15 H LE TEMPS PERDU...

avec Stéphane Lépine

Portrait de l'écrivain Thomas Bernhard, un grand admirateur de Glenn Gould, et survol de cette œuvre littéraire remarquable construite comme un «Art de la fugue».

16 H 30 L'HISTOIRE AUJOURD'HUI
avec Mario Proulx

Un retour dans le passé pour mieux comprendre le présent.

17 H 30 LES VOIX DU MONDE
avec Claire Bourque

Chant choral, cantates, messes, motets.

18 H 10 INVITATION AU CHÂTEAU
avec Normand Latour

En direct du Château Laurier à Ottawa, une autre fête: le 25^e anniversaire du Département de musique de l'Université d'Ottawa.

19 H LES JEUNES ARTISTES
avec Mario Paquet

Une institution musicale au Québec: Les Petits Violons de Jean Cousineau dont on célébrait récemment le 30^e anniversaire.

20 H LE LIEU COMMUN
ET LE DÉJÀ VU

avec Serge Bouchard et Bernard Arcand

Le chef-d'œuvre.

20 H 30 CONCERT DIMANCHE
avec Carole St-Cyr

Récital des pianistes Gergely et Balazs Szokolay. Au programme: Bartok, Schubert, Stravinski, Szokolay et Kurtag.

22 H JAZZ SUR LE VIF
avec Francine Moreau

Les femmes et le jazz (1^{re} de 9). Du Festi-Jazz de Rimouski, Isabelle Wolfman en duo avec le guitariste Éric St-Laurent.

23 H LE NAVIRE «NIGHT»

Un grand bal bariolé, sur le Navire «Night», avec des sons, des soupirs, des plaisirs, des éclats et du vent, pour la fête des musiciens.

Émissions diffusées une heure plus tard dans les Maritimes

SRC CBF-FM 100,7
Montréal

ÉCOUTEZ LA DIFFÉRENCE

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Moisson hétéroclite pour soirées fraîches

FRANÇOIS TOUSIGNANT

JENNIFER LARMORE: WHERE SHALL I FLY
Airs de Handel et de Mozart. Jennifer Larmore et l'Orchestre de Chambre de Lausanne, dir. Jesus Lopez-Corboz.

«Où devrais-je fuir» dit Iole pour éviter le rapt par Hercule. Je vais vous dire où vous devriez aller: vite chez votre disquaire pour vous procurer cet enregistrement fabuleux de Jennifer Larmore.

La technique est parfaite. Égalité dans tout le registre du (extrême) grave à l'(extrême) aigu. Pas un trou, pas un seul «passage» difficile, pas une perte de volume.

Je n'aime en général pas beaucoup ce genre de disque où on ne retrouve qu'un ramassis d'airs divers, mais ici, j'ai craqué.

On a tous des périodes où, quoi qu'on dise, on «retombe en amour» avec Vivaldi. Le prétre roux sait bien comment nous amuser et même si ses tics d'écritures (marches harmoniques, notes répétées, traits de gammes) sont parfois un peu trop gratuits, il n'en reste pas moins qu'il est impossible de rester insensible à l'énergie, la fougue et, oui, l'émotion de sa musique.

Il y a quelque chose de profondément naïf dans son art qui fait que, quelque part, l'enfant en nous s'émerveille toujours de ses trouvailles et de son génie.

Le choix même du répertoire est fascinant; il explore à peu près toutes les combinaisons possibles en duo, trio ou quatuor soliste pour deux violons et deux violoncelles, sans oublier un double concerto en effet d'écho qui est assez amusant et charmant.

Les solistes sont tous remarquables. Christophe Coin, qui semble être à l'origine de cette réalisation, a su s'entourer de musiciens à sa hauteur et choisir un ensemble, le Giardino Armonico de Milan, pour qui cette musique n'est pas un objet extérieur.

La cantatrice plane sur tous les pièges, nombreux, des compositeurs et incarne les personnages avec un vigueur qui vous époustouffera.

Il y a tellement de plaisir à entendre ces airs de bravoure — ce le sont presque tous — chantés sans bavures et avec musicalité qu'on se demande comment mademoiselle Larmore pourra maintenir ce haut niveau.

Antonio Vivaldi: doubles, triples et quadruple concertos pour violon(s) et violoncelle(s). Enrico Onorfi et Marco Bianchi, violon; Paolo Beschi et Christophe Coin, violoncelle. Ensemble Il Giardino Armonico de Milan, dir. Giovanni Antonini.

On a tous des périodes où, quoi qu'on dise, on «retombe en amour» avec Vivaldi. Le prétre roux sait bien comment nous amuser et même si ses tics d'écritures (marches harmoniques, notes répétées, traits de gammes) sont parfois un peu trop gratuits, il n'en reste pas moins qu'il est impossible de rester insensible à l'énergie, la fougue et, oui, l'émotion de sa musique.

Il y a quelque chose de profondément naïf dans son art qui fait que, quelque part, l'enfant en nous s'émerveille toujours de ses trouvailles et de son génie.

Le choix même du répertoire est fascinant; il explore à peu près toutes les combinaisons possibles en duo, trio ou quatuor soliste pour deux violons et deux violoncelles, sans oublier un double concerto en effet d'écho qui est assez amusant et charmant.

Les solistes sont tous remarquables. Christophe Coin, qui semble être à l'origine de cette réalisation, a su s'entourer de musiciens à sa hauteur et choisir un ensemble, le Giardino Armonico de Milan, pour qui cette musique n'est pas un objet extérieur.



christoph coin, violoncello il giardino armonico

Si vous avez des réticences pour ce type de sonorité, elles vont toutes tomber. On ne se soucie guère des instruments d'époque tant tout cela est magnifiquement interprété.

Je n'aime en général pas beaucoup ce genre de disque où on ne retrouve qu'un ramassis d'airs divers, mais ici, j'ai craqué.

Niccolò Paganini: Six sonates op. 2. Six Sonates op. 3. Centone di Sonate, Lettera A (six sonates pour violon et guitare) Tarentelle en la mineur; Fantaisie sur un thème de Moïse en Égypte de Rossini; Cantabile pour violon et guitare; Sonate concertante pour violon et guitare; Grande Sonate 4 pour violon et guitare.

Juste deux petits mots pour cet enregistrement comprenant deux disques. A fuir. J'ai déjà dit combien Gil Shaham et son comparse Göran Söllscher avaient fait des merveilles dans un genre assez banal.

marché et des pièces rarement sinon jamais jouées. La curiosité est satisfaite, mais le plaisir est absent.

SIMPLE GIFTS, CHANTS ET «SPIRITUALS» TRADITIONNELS DES SHAKERS D'AMÉRIQUE DU NORD.

The Boston Camerata, The Schola Cantorum of Boston et les membres de la communauté shaker de Sabbathday Lake (Maine), dir. Joel Cohen.

Vous aimez la musique liturgique — chant grégorien, byzantin, orthodoxe grec ou russe —, je vous comprends. On a cependant tendance à oublier qu'il y a aussi une tradition américaine, je devrais dire des traditions américaines qui ont aussi des musiques qu'il faut bon de découvrir.

C'est vraiment la merveille de ce disque: les chanteurs solistes ou choristes, sont absolument renversants de conviction. Le texte est toujours plus que compréhensible pour qui parle un temps soit peu l'anglais.

De la foi dévote à la fureur violente (écoutez la petite minute de A Companion stiff), on assiste ici au dévoilement d'une mémoire collective assez formidable.

Que nenni. On entr'aperçoit un fondement de l'Amérique profonde, la vraie, celle dont sourdent les grandes épopées que tant d'écrivains nous ont livrées.



HORAIRE FM
Semaine du 30 septembre au 6 octobre 1995
écoutez LA DIFFÉRENCE
À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA
SRC Radio FM

SAMEDI 30 SEPTEMBRE
6 h 04 LA GRANDE FUGUE
10 h RAYON MUSIQUE
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE
13 h 30 L'OPÉRA DU SAMEDI
17 h TRIBUNE DE L'ORGUE
18 h RADIOJOURNAL
18 h 10 LE PETIT CHEMIN
20 h HISTOIRE DE L'ÉLECTROACOUSTIQUE
21 h 30 CORRESPONDANCES
22 h JAZZ SUR LE VIF
0 h 04 LE CLUB DE MINUIT

13 h LES PORTES DU MATIN ÉDITION SPÉCIALE
15 h LE TEMPS PERDU...
16 h 30 L'HISTOIRE AUJOURD'HUI
17 h 30 LES VOIX DU MONDE
18 h RADIOJOURNAL
18 h 10 INVITATION AU CHÂTEAU
19 h LES JEUNES ARTISTES
20 h LE LIEU COMMUN ET LE DÉJÀ VU
20 h 30 CONCERT DIMANCHE
22 h JAZZ SUR LE VIF
23 h LE NAVIRE «NIGHT»
0 h 04 ÉMERGENCES
LUNDI 2 OCTOBRE
6 h 07 LES PORTES DU MATIN
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 LA GRANDE SCÈNE DU DIMANCHE
19 h QUI ÊTES-VOUS?

9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
11 h 30 LA NOUVELLE DU MARDI
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE
12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
14 h LES FEUX DE LA RAMPE
17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS
18 h LA FARANDOLE
20 h RADIOJOURNAL
22 h 04 LA NOUVELLE DU MARDI
22 h 34 X Y JAZZ
19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
11 h 30 LA NOUVELLE DU MARDI
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE
12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
14 h LES FEUX DE LA RAMPE
17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS
18 h LA FARANDOLE
20 h RADIOJOURNAL
22 h 04 LA NOUVELLE DU MARDI
22 h 34 X Y JAZZ
19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

18 h LA FARANDOLE
20 h RADIO-CONCERT
22 h RADIOJOURNAL
22 h 04 TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI
22 h 34 X Y JAZZ
JEUDI 5 OCTOBRE
6 h 07 LES PORTES DU MATIN
9 h UNE VIE DANS LE SIÈCLE
9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
11 h 30 LANGUE ET SOCIÉTÉ
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE
12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
14 h LES FEUX DE LA RAMPE
17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS
18 h LA FARANDOLE

musique et effets sonores. Textes de Jean-François Smeys, Dorothy Parker, Léon Tolstoï, Thomas d'Angleterre, Boris Vian, Guillaume Apollinaire, Hsieh Ling-Yün et Dharmakīrti interprétés par Cynthia Dubois, Alexandre Hauser et Jean Deschamps. Une émission de Cynthia Dubois.
23 h X Y JAZZ
0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT
VENDREDI 6 OCTOBRE
6 h 07 LES PORTES DU MATIN
9 h À L'ÉCRAN
9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE
12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
14 h LES FEUX DE LA RAMPE
16 h 05 L'EMBARQUEMENT
17 h RADIOJOURNAL
17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS
18 h LA FARANDOLE
19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
20 h RADIO-CONCERT
22 h RADIOJOURNAL
22 h 04 LES DÉCOUCHEURS... D'ÉTOILES
1 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT
INFO-CULTURE
Du lundi au vendredi: 8 h 55, 12 h 40 et 16 h.